ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche



en ligne en ligne

# AnIsl 25 (1991), p. 363-388

# Catherine Mayeur

L'intercession des saints en islam égyptien: autour de Sayyid al-Badawī.

#### Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## **Dernières publications**

	9782724710922	Athribis X	Sandra Lippert
	9782724710939	Bagawat	Gérard Roquet, Victor Ghica
	9782724710960	Le décret de Saïs	Anne-Sophie von Bomhard
	9782724710915	Tebtynis VII	Nikos Litinas
	9782724711257	Médecine et environnement dans l'Alexandrie	Jean-Charles Ducène
	médiévale		
	9782724711295	Guide de l'Égypte prédynastique	Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant
	9782724711363	Bulletin archéologique des Écoles françaises à	
l'étranger (BAEFE)			
	9782724710885	Musiciens, fêtes et piété populaire	Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

# L'INTERCESSION DES SAINTS EN ISLAM ÉGYPTIEN: AUTOUR DE SAYYID AL-BADAWÎ<sup>1</sup>

À la mémoire de mon collègue Patrice Coussonnet pour la passion et la rigueur qu'il a mises dans son travail.

"Le mercredit 24 Dū al-Ḥuǧǧa de l'an 1147, le bruit se répandit au Caire que la fin du monde et la résurrection générale devaient avoir lieu le vendredi suivant, 26 du même mois. Après avoir parcouru toute la ville, cette nouvelle se répandit bientôt dans les provinces (...); la terreur et l'émotion allaient toujours croissant. Enfin arriva le vendredi tant redouté, la journée ne fut marquée par aucun événement extraordinaire. Le samedi dans la matinée, le bruit courut que tel 'alim avait dit que Sīdī Aḥmad al-Badawī Sīdī al-Disūqī et Sīdī al-Šāfī'ī avaient intercédé auprès de Dieu pour obtenir l'ajournement de la fin du monde et que Dieu avait bien voulu y consentir » ².

#### L'intercession, clé du culte des saints.

Apparaissent dans cette évocation par ordre d'importance les deux grands saints du delta égyptien flanqués de l'imam al-Šāfi'ī, caution populaire et docte à la fois : la triade de saints patrons sauvant le monde par leur intercession (šafā'a). C'est beaucoup plus qu'une karāma et Ğabartī ne s'y trompe pas, qui cite le texte pour mieux déplorre la crédulité populaire : cette intercession eschatologique est en fait très proche de celle que l'on prête généralement au Prophète 3. Si les récits de karāmāt du XXe siècle ne

1. Une première version de cet article a été présentée sous forme de conférence au séminaire Cedej-IFAO le 6 février 1990. Les remarques présentées ici sont appelées à être complétées et développées dans notre thèse en préparation sur le culte de Sayyid al-Badawī, thèse d'histoire préparée à l'université de Paris-IV — Sorbonne, sous la direction de M. le Professeur Dominique Chevallier. Je tiens à remercier Michel Chauveau, démotisant et membre scientifique de l'IFAO, pour ses lectures et relectures, patientes et commentées, de cet article.

La transcription adoptée est celle des Annales,

sauf pour les textes en dialecte égyptien ou les citations de titres transcrits différemment.

- 2. La traduction, dont nous n'avons revu ici que la transcription, est celle de Chefik Mansour bey et alii : Abdel Rahman et Djabarti, *Merveilles biographiques et historiques*, Le Caire, 1889, t. II, p. 12. Voir le texte arabe dans *Ağā'ib al-aṭār fī l-tarāġim wa l-aḥbār*. Lağnat al-bayān al-ʿarabī, 1958. L'année 1147 de l'hégire commence le 3 juin 1734.
- 3. Cf. l'article d'A.J. Wensinck, «Shafa'a», E.I. IV, p. 259.

présentent plus guère de miracles à une telle échelle <sup>4</sup>, la notion d'intercession elle-même n'a pas beaucoup varié : elle est et reste au centre même du culte des saints. A contrario, la réédition de textes comme les traités d'Ibn Taymiyya, hostiles au débordement du tawassul montre que l'intercession est la clé du culte des saints <sup>5</sup>. Recours fidèle dans les détresses renouvelées des temps modernes, les grands saints intercesseurs égyptiens méritent plus qu'une mention pour mémoire : c'est autour d'eux que continue à se construire et à fructifier la baraka efficace, autour d'eux que l'on peut discerner comment est conçue et vécue l'intercession. En observant successivement le vocabulaire de l'intercession, les raisons de la puissance des intercesseurs, les rites et formules de l'intercession, nous espérons mieux comprendre le culte des saints en islam égyptien.

# La hiérarchie des saints intercesseurs : les aqṭāb.

La notion même de saints intercesseurs n'est ici qu'une traduction pratique mais fort imparfaite du concept soufi des *abdāl*: ce sont les saints qui règnent en souverains sur le monde et dont le nombre reste toujours stable, chacun étant remplacé à sa mort par un autre. Les *abdāl* étaient donc à l'origine des saints vivants, d'ailleurs nombreux puisque le *Lisān* en fixe la liste à 70 °, mais le terme s'appliqua bientôt aux saints défunts

- 4. Les saints restent toujours capables de surnaturel mais les sources imprimées qui en parlent sont plus discrètes quand elles sont favorables et seuls les ouvrages polémiques hostiles au tawassul citent des karāmāt « anormales ». Pour des biographies de saints de la fin du XIX° siècle, cf. Muḥammad al-Sayyid Abū l-Wafā', Išrāq al-ṣabāḥ fī l-ta'rīf bi Nūr al-Ṣabāḥ: Tanta, 1969, et Aḥmad Muḥammad Ḥigāb, al'Idā wa l-i'tibār, Tanta, 1968. Peut-être la portée plus réduite des miracles rapportés dans ces ouvrages est-elle due à une autocensure prudente face au réformisme musulman et à l'Égypte nassérienne.
- 5. Cf. la réédition à Beyrouth l'an dernier de Taqī al-Dīn Aḥmad ibn Taymiyya. Qāʿida ğalīla fī l-tawassul wa l-wasīla, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 1989, 184 p., et au Caire de Iqtidā' al-ṣirāt al-mustaqīm muḥalafāt asḥāb al-ǧaḥīm.
- 6. «wa l-abdāl qawm min al-ṣālihīn bihim yuqīm Allāhu l-ard, arba'ūn fī l-šām wa ṭalāṭūn fī sā'ir al-bilād lā yamūt minhum aḥad illa qāma makānahu āḥar fa li dalika sumnu abdālan», Lisān al-'arab, XIII, p. 50-52. Le chiffre de 40 abdāl est très courant également. L'article d'Ignace Goldziher sur les Abdāl (E.I.², I,

p. 97) donne une classification de la hiérarchie des saints : les 40 abdal occupent le cinquième rang après le quib, les deux imams, les quatre awtād, les sept afrād, et avant la série plus populeuse des nugabā' et des nuqabā'. On rencontre en fait d'un auteur à l'autre de grandes variations sur le nombre et l'ordre des degrés : les awtād sont quatre selon E.I.1, I, p. 69 et cinq selon E.I.2, I, p. 69. Le reste de l'article de Goldziher est pourtant resté inchangé d'une édition à l'autre. Pour le Kitāb al-waḥīd fī sulūk ahl al-tawhid, étudié par Denis Gril, le gawt et les aqtāb dominent, suivis par les awtād, puis les a'yun, puis les abdal au nombre de sept et «correspondant aux sept climats de la terre». (Denis Gril, « Une source inédite pour l'histoire du taşawwuf», livre du Centenaire de l'IFAO, Le Caire, 1980, p. 442-508).

En fait, la classification des saints varie selon les auteurs et les époques. Louis Massignon en donne une vision synthétique mais historique qui rend compte de l'évolution du terme dans son Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane, Vrin, 1954, 453 p., cf. p. 38 et p. 133. Dans les conceptions populaires à l'époque contemporaine la hiérarchie est résumée :

qui opèrent depuis l'au-delà (c'est-à-dire depuis la barzaḥiyya, espace de temps entre le jour de la mort et la résurrection). Dans les variations infinies de la hiérarchie des saints, dominèrent bientôt les quatre principaux, comme le note Massignon 7, les aqṭāb. La liste des aqṭāb la plus couramment reçue en Égypte est désormais composée d'Aḥmad al-Rifā'i, de 'Abd al-Qādir al-Ğilāni, d'Aḥmad al-Badawī et d'Ibrāhīm al-Disūqī 8. Deux saints irakiens, les plus anciens, et deux saints égyptiens, tous deux fortement enracinés dans le delta, même si Badawī, né à Fès, est un Maghrébin d'origine 9. La mémoire collective n'a pas toujours retenu ces nuances, et nombreux sont aujourd'hui les Égyptiens qui pensent que les quatre aqṭāb, sont peu ou prou Égyptiens d'adoption. Ainsi le tombeau de 'Alī al-Rifā'ī à la Citadelle passe-t-il souvent pour être celui d'Aḥmad al-Rifā'ī dit al-Rifā'ī al-Kabīr 10. On ignore souvent où est enterré al-Ğilānī mais on suppose aisément

pour la Palestine du début du XX° siècle par exemple, les aqtāb dominent, suivis par les abdāl qui peuvent se transformer à leur gré. Il s'agit là d'un emploi tout à fait différent du terme badal. (cf. T. Canaan, Mohammedan Saints and Sanctuaries in Palestine, Londres, 1927, 331 p., p. 77 sq.). Dans l'Égypte actuelle, aqṭāb et abdāl sont largement confondus.

7. L. Massignon, op. cit., p. 133. n. 5. Selon Massignon, la présidence revient à al-Rifā'ī. En fait, selon les milieux confrériques où sont produits textes et légendes, la primauté varie : Ahmad al-Badawi s'exclame « Ana sulțān kulli qutb kabîr» dans un poème célèbre de l'Ahmadiyya du début du XIX° siècle. Cf. al-Sayyid Muḥammad Kamil al-Bahāī, Al-Minaḥ al-Bahāiyya fī l-aḥzāb wa l-awrād al-aḥmadiyya, Tanta, 1966, 46 p.; p. 35. Dans le soufisme égyptien du XIXe siècle en général, ce sont Ibrāhīm al-Disūqī et Ahmad al-Badawī qui dominent: « En eux deux, ce sont tous les saints qui sont intégrés. » (Gilbert Delanoue, Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIXe siècle, I.F.A.O., tome 1er, p. 280). Cette phrase nous paraît toujours valable pour la fin du XX° siècle.

8. Ce n'est pas ici le lieu d'une comparaison entre les différents aqṭāb. Pour des détails biographiques, voir Jacqueline Chabbi, « Abd al-Kādir al-Djilāni, personnage historique», Studia islamica XXXVIII, 1973, p. 75-106; Mustafa Tahrali, Aḥmad al-Rifa'ī: sa vie, son œuvre et sa ṭarīqa, thèse de 3° cycle, Paris III, 1973, citée par D. Gril, op. cit., p. 451, n° 3. Les articles « Ahmad al-Badawī », E.I.¹, IV, p. 193 par

K. Vollers et *E.I.*<sup>2</sup>, I, 1960, complété par E. Littmann, et « Disūqī », *E.I.*, suppl., p. 54, par D.S. Margoliouth et *E.I.*<sup>2</sup>, II, p. 171-172, par W. Khalidi, ne dispensent pas de la très abondante bibliographie en arabe publiée sur les quatre *aqṭāb*. L'article récent de F. de Jong sur le *Quṭb* y renvoie. Cf. *E.I.*<sup>2</sup>, V, p. 548-550.

9. Cet ancrage géographique n'est pas l'effet du hasard et dessine en partie les grands courants de l'islam confrérique du temps. Ainsi du Marocain Badawi installé en Égypte après un pèlerinage à la Mecque: sur les courants maghrébins fixés en Égypte, cf. D. Gril, La Risāla de Şafī al-Dīn ibn Abī l-Mansūr ibn Zafīr, biographies des maîtres spîrituels connus par un cheikh égyptien du VII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, IFAO, 1986, 373 p., p. 23. De même la filiation spirituelle entre Rifā'ī l'Irakien et Badawī l'Égyptien correspond-elle, comme le note Trimingham, à la diffusion de la Rifă'iyya sur les rives du Nil au XIIIº siècle ap. J.-C. Badawī aurait repris la mission d'Abū l-Fath dans le delta. Cf. J.S. Trimingham, The Sufi Orders in Islam, Oxford, Clarendon Press, 1971, 333 p., ch. II, 2.

10. Cette mosquée passe pour avoir été fondée par un khédive (Ismaïl) après que sa femme eut été sauvée de la morsure d'un serpent par un *šayl*ı Rifā'ī. Cf. Ṣalāḥ 'Azam, *Aqtāb al-taṣawwuf al-ṭalāṭa*, al-Ša'b, Le Caire, 1968, 111 p., ch. I. Ceux des Rifā'ī qui connaissent par ouï-dire le tombeau d'Umm 'Abīda en Irak décrivent un sanctuaire inaccessible, entouré de serpents et de scorpions, dont la mosquée du Caire, plus accueillante, est un utile succédané.

27 A

qu'il se trouve quelque part en Égypte comme les autres. Si l'on admet volontiers l'origine étrangère du saint, gage d'ailleurs de sa puissance <sup>11</sup>, on le pense enterré du moins au sein de la terre qui lui rend hommage, son territoire. Les aqtāb, Pôles mystiques des quatre coins de l'univers, sont aussi les héros familiers du quotidien égyptien. Tel auteur modifiera la liste en y ajoutant le grand saint du Şa'īd, 'Abd al-Raḥīm al-Qināwī, tel 'ālim pourra y adjoindre l'imam al-Sāfi'ī comme dans le texte de Ğabartī, tel auteur de mawāl du Ṣa'īd en changera entièrement la liste <sup>12</sup>. Jamais en revanche on n'y trouvera les Ahl al-bayt enterrés au Caire: ni Ḥusayn, ni Zaynab, ni Nafīsa, pour ne citer ici que les exemples les plus connus, n'ont leur place dans le groupe des saints intercesseurs. Non que l'intercession soit réservée à ces seuls aqṭāb: l'Égypte offre bien au contraire un modèle de multiplicité et de prolifération de cultes locaux <sup>13</sup>. Mais les confréries soufies comme les dévots du saint extérieurs au réseau des ordres invoquent toujours en dernier ressort ces grands noms tutélaires <sup>14</sup>.

Si le zikr est invocation du nom de Dieu, il est aussi par accès, par respirations, cri d'appel au saint : « Yā 'Alī, yā Ḥusayn, yā Badawī yā Rifā'ī ... » Ahl al-bayt et aqṭāb se trouvent réunis en une litanie dont les cassettes de zikr vendues aujourd'hui en Égypte

11. Il n'est que d'observer les nombreuses nisba ethniques que portent les šayhs de village enterrés en Égypte : al-'Irāqī ou al-Maġribī, par exemple. Badawī lui-même est bien l'étranger par excellence, avec ses deux voiles de Bédouin. C'est une règle bien connue de la sainteté populaire : le saint doit venir d'ailleurs. Le proverbe dialectal le dit : eš-šeh el-be'īd bāte' (« le šayh lointain est puissant »); mais un autre proverbe assure le contraire : eš-šeh el-be'īd serru ma'tū'. (Littéralement « le šayh lointain, son secret est cassé »).

12. Dans l'usage courant contemporain, le terme qutb est employé sans grandes restrictions à propos de tout saint d'une certaine envergure. L'article de F. de Jong, Kutb, E.I.<sup>2</sup>, V, p. 548-550 insiste sur la définition classique du terme dans le soufisme, mais la popularité des quatre aqtāb dépasse largement les définitions précises.

13. Pour le XIX° siècle, les Hitat de 'Alī Pacha Mubārak et l'ouvrage d'E.W. Lane peuvent être considérés comme des sources. Pour les différents aspects de la religion populaire en Égypte au XIX° siècle, l'ouvrage général le plus abordable est le Rudolf Kriss et Hubert Kriss-Heinrich Volksglaube im Bereich des Islam, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1960, 2 t. Sur l'Égypte, voir tome I, p. 53-136. Depuis 1960, l'ouvrage trop général et trop vague de Morroe Berger,

Islam in Egypt Today. Social and Political Aspects of Popular Religion, Londres, N.Y., C.U.P., 1970, 138 p. ne dispense pas de lire les monographies excellentes de Michael Gilsenan, Saint and Sufi in Modern Egypt, Oxford, 1973, 248 p. et Edward B. Reeves, The Wali Complex at Tanta, Ph.D., 1981, University of Kentucky, n.p. L'ouvrage pourtant médiocre et souvent inexact de J.W. Mc Pherson, The Moulids of Egypt, Le Caire, 1941?, 351 p., reste la seule référence générale sur les mouleds. Comme son ancienneté fait de lui une source pour le début du XX° siècle, il continue d'être indispensable.

14. « Retient-on à suffisance que pris dans son évolution temporelle le culte des saints devient essentiellement invocation, voire évocation d'un nom? » Sa légende peut disparaître. « Le nom garde seul toute sa puissance de communication. C'est pour lui, à travers lui, que se fixe, dans le mental populaire, la personne du saint. Qu'importe ce qu'il fut; par le nom, il est là. » Écrites à propos des saints de l'Europe chrétienne, ces lignes d'Alphonse Dupront paraissent mieux fondées encore à décrire l'importance du nom chez des saints au culte an-iconique. Cf. A. Dupront, Du Sacré. Croisades et pèlerinages, images et langages, N.R.F., 1987, 541 p.

donnent de beaux exemples 15. Le Prophète reste bien sûr l'ultime recours dont les aqṭāb sont autant de relais, plus familiers, plus proches.

C'est donc l'invocation du nom qui forme avant tout l'appel au saint. Mais autour du nom formules, prières, requêtes utilisent tout un vocabulaire. Les textes écrits surtout, recueils hagiographiques et récits de *karāmāt*, emploient une terminologie répétitive et nécessaire, ces quelques mots qui décrivent, évoquent ou invoquent l'action apotropaïque du saint. Il y a souvent loin des formules lapidaires du dialecte égyptien aux conventions des textes soufis écrits en arabe littéraire : mais la gamme du langage d'un domaine à l'autre mesure la notion d'intercession, telle qu'elle est comprise et vécue par les dévots du saint. C'est autour du *quib* Sayyid al-Badawī et de ses disciples de l'Aḥmadiyya que nous avons recueilli les formules employées dans les sources ottomanes et contemporaines : ces données sont toutes partielles <sup>16</sup>, mais sans faire de généralisations abusives, il n'est pas inutile de faire ici quelques remarques préliminaires.

## Lexicographie de l'intercession.

Les formules de l'intercession n'apparaissent jamais gratuitement quand il est question d'un saint; elles jaillissent au détour d'un récit de karāmāt: l'intercession n'est mentionnée, fugitivement, que lorsqu'on s'apprête déjà à la voir exaucer. Rien de plus concret pour les fidèles de Badawī que l'action de leur saint: il n'en est jamais question abstraitement, ce sont toujours des cas précis qui illustrent la puissance et la baraka de sa sainte entremise. Quant aux termes employés dans les sources à la fois pour la demande d'intercession et l'intercession elle-même, ils frappent par leur grande constance. Les variations de terminologie se font plus, d'un auteur à l'autre, en fonction du registre de langage, plus ou moins proche du dialecte, que de la période à laquelle il écrit.

15. On pourra écouter l'abondante production du populaire šayh al-Sayyid Ḥamīs originaire de Telā, Minufiyya, et dont le taṣawwuf ahl al-bayt en quatre cassettes produites par la société al-'Irāqī de Maḥalla l-Kubrā est aujourd'hui le zikr le plus vendu du delta égyptien. On le note au passage, les grands saints intercesseurs égyptiens y sont considérés d'abord comme des Ahl al-bayt. C'est là encore un héritage du XIX° siècle, cf. la notice de G. Delanoue sur Ḥasan al-'Idwī, op. cit., p. 278-280.

16. De la bibliographie abondante, souvent polémique, existant sur al-Sayyid al-Badawi, nous avons utilisé ici les trois sources les plus connues et qui reprennent des textes anciens: 'Abd al-Wahhāb al-Šaʿrānī, Lawaqih al-anwār fī Tabaqāt al-aḥyār, Dār al-Ğīl, 1988, t. I, p. 183-

187; Ahmad 'Abd al-Samad, al-Ğawāhir al-saniyya fī l-karāmāt al-ahmadiyya, al-Matba'a 'utmäniyya, le Caire, 1888, 144 p., et Nūr al-Dīn al-Halabi, al-Naṣiḥa al-'Alawiyya fi bayān ḥusn țariqat al-sāda al-aḥmadiyya, Le Caire, 1964, 148 p. Ces trois sources datent du début de la période ottomane et reprennent des traditions mameloukes. Nous avons essavé d'en comparer le vocabulaire avec celui des hagiographies des XIXe et XXe siècles, et avec le lexique de l'intercession que recueille l'enquête de terrain. Le problème de fond est bien sûr la diglossie : les textes écrits ne rendent pas vraiment compte des termes utilisés en réalité. Pour les textes en dialecte, nous avons adopté une transcription différente de celle utilisée pour le classique, afin de rendre mieux compte de la prononciation.

En arabe littéraire comme en arabe dialectal, on exprime aujourd'hui fréquemment la demande d'intercession par les deux verbes ista'āna bi et istaġāṭa bi, employés tous deux au sens de « demander de l'aide » 17. Les recueils hagiographiques de l'Aḥmadiyya ne les emploient toutefois que rarement à la période ottomane, et beaucoup plus à propos de Dieu, al-malik al-musta'ān, que des saints. La notion d'intercession médiatrice ne se trouve pas dans cette dixième forme, non plus que dans l'emploi rare et récent des troisièmes formes 'āwana et ġāwaṭa (au sens, là encore, de secourir, non d'intercéder). Ces formes n'ont d'ailleurs aucune spécialisation religieuse, comme la quatrième aġāṭa bi employée au XIXe siècle et au XXe siècle en dialecte comme en littéraire 18, alors qu'on trouve une occurrence de anǧada dans les Ṭabaqāt al-Kubrā de Ša'rānī: « Yā Sīdī Aḥmad yā Badawī inǧadnī 19. » C'est d'ailleurs, là encore, plus l'invocation que la requête elle-même qui importe: nommer la saint, c'est déjà appeler au secours.

Les différentes formes dérivées de la racine  $\check{SF}^c$  paraissent correspondre davantage à la notion d'intercession telle que nous l'entendons, et c'est bien par « intercession » que Dozy traduit  $\check{safa}^c a^{20}$ . Ce terme est à coup sûr, le plus courant dans les textes soufis de l'Aḥmadiyya, relayé par  $ista\check{sfa}^c a$  pour la demande d'intercession. Dans son emploi coranique, la  $\check{safa}^c a$  paraît tantôt réservée à Dieu, tantôt à Dieu et au Prophète 21. C'est d'une intercession eschatologique qu'il s'agit à l'origine, et non du recours quotidien à un saint patron. Le terme est d'ailleurs employé absolument, sans référence, au nom

17. Cf. les racines «WN, Lisān al-ʿArab, t. XVII, p. 172, et ĞWŢ, Lisān al-ʿArab, t. II, p. 476. Istaġāṭa est employé plus souvent que istaʿāna. La Naṣīḥa donne p. 60 un exemple intéressant où quelqu'un s'adresse à Muḥammad al-Šinnāwī « wa-staġāṭa bi-hi fa-staġāṭa Sīdī Muḥammad al-Šinnāwī bi Sīdī Aḥmad». On y lit déjà le système de l'intercession pyramidale: du šayḥ vivant au šayḥ absent, du continuateur de la ṭarīqa à son fondateur, le nasab remonte son cours. Dans Šaʿrānī, nombreux exemples, op. cit., p. 187.

18. Un traité récent sur le tawassul par exemple indique les formules suivantes: iġtinī yā rasūl Allāh, išfa° lī 'inda rabbika, 'āwinni yā Sayyid yā Badawī 'alā qaḍā' ḥaǧātī. L'auteur utilise abondamment les racines ĠWŢ, 'WN et WSL, plutôt que ŠF'. Cf. Aḥmad Muḥammad Ḥiǧāb, Risāla fī l-adilla 'alā ṭubūt al-tawassul bi-l-anbiyā' wa l-muqarrabīn aḥyā' aw amwātan, al-'Iḍā' wa l-i'tibār, Tanta, 1968, nombreuses rééditions, p. 232-252.

Un très beau poème en dialecte égyptien antérieur à 1850 utilise également ĠWT. Sayyid al-Badawī s'écrie : « teġṭinī bi-l-Kilānī we-r-Rifā<sup>\*</sup>ī we maḥbūb en-nabī Sīdī Ibrāhīm », Qiṣṣat al-Sayyid

el-Badawi ma'a Fațma bint Berri, Le Caire, s.d.

19. Il s'agit d'un captif qui appelle au secours le «libérateur des prisonniers» du fond de sa détresse. Repris par Ḥalabī, op. cit., p. 67. D'autres prisonniers lancent d'autres appels: «tawağğahtu ilā Sidī Aḥmad», Šaʿrānī, al-Ṭabaqāt al-Kubrā, p. 187, ou «tawassaltu bi Sīdī Aḥmad», Ḥalabī, op. cit., p. 68. On constate là encore le contraste entre le cri direct, si proche du dialecte, et le discours indirect littéraire.

20. On trouve šafā'a suivi de bi ou fī (devant la personne pour laquelle on demanda l'intercession) et ilā ou lī (devant la personne auprès de laquelle on intercède). La cinquième forme tašaffa'a bi est employée dans le même sens, et la dixième a le même emploi qu'istaġāṭa. Dozy propose «intercession» pour traduire šafā'a ou šafa'a. L'entrée du Lisān (t. X, p. 48 sq.) cite les emplois coraniques du terme, mais montre bien que l'emploi est loin d'être spécialisé dans le domaine religieux.

21. Cf. E.I. IV, p. 259. Pour une liste exhaustive des emplois coraniques, d'ailleurs fort contradictoire, du terme, cf. Muḥammad Fu'ād al-Baqī, Al-Mu'ğam al-mufahras li alfāz al-Qur'ān al-Karīm, Dār al-Ša'b, p. 384.

de l'intercesseur. Puissance divine au Ciel et sur terre, clémence du Très-Haut ou protection du Prophète, la *šafā*'a n'a pas tardé à s'étendre aux *aqṭāb*, on en a vu un bel exemple dans le texte de Ğabartī.

Notons toutefois que, le *Lisān al-ʿArab* l'atteste, le sens est loin d'être spécialisé dans le domaine religieux : on rencontre le terme, au moins aussi souvent pour parler de la protection du saint auprès des puissants, que de son intercession auprès de Dieu <sup>22</sup>. Dans cette belle source nourrie aux préoccupations quotidiennes des humbles qu'est le livre de 'Abd-al-Ṣamad, on rencontre la *šafāʿa* le plus souvent en ce sens; ainsi résumet-on la vie du *šayḥ* Muḥammad al-Farrān, boulanger de Badawī : « wa kāna idā šafāʿa 'inda wāḥid min al-akābir la yastaṭīʿu an yarudda šafāʿatahu <sup>23</sup> ». Plus loin, un Compagnon de la Terrasse, disciple de Sayyid al-Badawī, a le même pouvoir : « wa kānat šafāʿatuhu maqbūlatan 'inda-l-kuššāf wa mašāyiḥ al-ʿarab wa ġayrihim » <sup>24</sup>.

Puissants anonymes, chefs de district et chefs de tribus bédouines : c'est auprès d'eux qu'intervient le saint dont la šafā'a va au réel, au concret, au proche. Le saint rural aḥmadī, la longue litanie de 'Abd al-Ṣamad le prouve à l'envi, est d'abord au XVI° siècle le défenseur des humbles contre les puissants 25. Le pouvoir de défendre les opprimés est une preuve nécessaire et suffisante de sainteté. Nulle référence dans ce vocabulaire à une médiation entre l'homme et Dieu : s'il s'agit bien d'intercession, le saint toutefois n'est pas un intermédiaire. Il est celui qui agit. La puissance d'intervention immédiate que Dieu a, de tout temps, déposée en lui permet la šafā'a. L'intercession du saint en islam égyptien procède donc, en dernier ressort, de la baraka : l'expression nafan'ā-llahu

22. Il n'y a rien là que de très classique, et c'est aussi une fonction majeure du saint médiéval en Europe chrétienne méditerranéenne que d'intercéder pour les pauvres et les opprimés auprès des puissants.

23. Cf. 'Abd al-Şamad, op. cit., ch. II. Al-Farrān est le saint nourricier du peuple : il cuit en abondance les pains qu'il introduit dans le four à main nue. Il est cité au onzième rang des 42 Compagnons de la Terrasse énumérés par l'auteur.

24. Il s'agit du šayh Muhammad Baţţala, de Fiša-l-Manāra. Cf. 'Abd al-Şamad, op. cit., ch. II.

25. On pourrait remonter au-delà du XVI° siècle. 'Abd al-Şamad cite de nombreuses sources mameloukes et reprend largement Ša'rānī dont il est proche. Toutes les *Ğawāhir Saniyya* nous paraissent d'ailleurs corroborer pleinement l'hypothèse formulée à propos de Ša'rānī par J.-C. Garcin: «La mémoire religieuse des campagnes du delta égyptien remonte semble-t-il essentiellement au XV° siècle.» (J.-C. Garcin,

« Histoire et hagiographie de l'Égypte musulmane à la fin de l'époque mamelouk et au début de l'époque ottomane », Hommages à la mémoire de Serge Sauneron II, IFAO 79, p. 300. Repris dans Espaces, pouvoirs et idéologie dans l'Égypte médiévale, Variorum reprints, Londres, 1987, 326 p., ch. VIII). La typologie élaborée par l'auteur d'après les saints recensés par les Tabagāt de Ša'rānī décrit les modèles de saints ruraux, de saints des villes, de marginaux errants. Les conclusions proposées sur le saint rural ahmadi montrent bien la fonction de médiateur du saint intercesseur : « le protecteur, le garant des intérêts spirituels, mais aussi matériels de sa communauté, le dernier recours contre l'injustice ». (op. cit., p. 299). De même, la présence du «gouvernement de l'ombre» que forment les ahmadis en remplacement de la hiérarchie mystique connue est décrite en des termes qui évoquent aussi bien la Nașiha 'Alawiyya que les Ğawāhir Saniyya.

bi-barakatihi est employée de façon équivalente avec nafa'nā-llāhu bi-šafā'atihi 26. Le dévot du saint ne songe pas, sans doute, à nier l'action divine dans l'intercession du saint : mais il n'y a là aucune entremise, et c'est beaucoup plus pour ses saints que par eux que Dieu est alors présent 27. Il entérine une force d'origine divine mais propre au saint qui agit et se développe de façon autonome, une fois rappelé que c'est par la permission de Dieu que tout advient.

La racine WSL rend davantage compte que ŠF' d'une intercession médiatrice: elle renvoie en effet à l'idée de « chercher l'accès auprès de quelqu'un ». Le sens de la cinquième forme surtout, est très spécialisé et construit avec fi pour la personne pour laquelle on intercède et ilā pour la personne auprès de laquelle on intercède, il traduit précisément les sens du verbe intercéder. C'est d'ailleurs là le terme technique des discussions théologiques 28. Mais l'emploi de tawassala ou tawassul dans les hagiographies de l'Ahmadiyya est moins fréquent que celui de šafā'a ou šafa'a: il est exclusivement réservé à un usage littéraire 29; le terme est d'ailleurs ambigu : l'accès auprès de Dieu passe aussi bien par les actes pieux (bi-l-'amal al-ṣāliḥ) ou par la prière au Prophète (bi-du'ā' al-nabī) que par la prière des Pieux. Un article publié récemment au Caire sur le tawassul en recense huit formes dont une seule renvoie au culte des saints <sup>80</sup>. Lors du recours au saint, on sous-entend fréquemment le complément ila-llāh pour trouver des expressions synthétiques comme tawassaltu bi Sayyidī Ahmad. «j'ai recouru à Sīdī Ahmad », sous-entendu : «auprès de Dieu 31. » Les constructions sont parfois au rebours de celles que recueillent les dictionnaires : le bi introduit le nom de Dieu et ila celui du saint lui-même, indice d'un renversement significatif. Le récit célèbre de la résurrection d'un enfant par Badawī illustre à merveille ce renversement. La mère de l'enfant vient implorer le saint : « tawassaltu ilayka bi-llahī wa rasūlihi ». (« J'ai intercédé auprès de toi par Dieu et par le Prophète »). Le récit du miracle est alors une belle

26. Cf. E. Dermenghem, Le culte des saints dans l'Islam maghrébin, Gallimard, 1954, p. 24, sur baraka. L'emploi dialectal de šafā'a est d'ailleurs souple: «intercession» ou «médiation», traduit Socrates Spiro, An Arabic-English Dictionary of the Colloquial Arabic of Egypt, 1895, réimpression à Beyrouth, 1980, p. 316. Spiro offre l'avantage d'éclairer l'arabe dialectal du XIX° siècle. Pour le dialecte du XX° siècle, l'ouvrage le plus récent est le dictionnaire de l'American University of Cairo par Martin Hinds et Said al-Badawi.

27. Nous reprenons ici l'expression utilisée par André Vauchez, La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques, École française de Rome, 1981, 765 p., livre III, 1<sup>re</sup> partie, ch. II, p. 539. Mais les raisons de la distinction opérée sont bien différentes: pour

l'occident médiéval, Dieu opère des miracles pour les saints en considération de leurs mérites; en Islam égyptien, il entérine la baraka. Le miracle a lieu presque seul, mais toujours b-izn-illāh.

28. Le *Lisān* XIV, p. 250, propose en exemple « *wassala fulānun ila-llāhi wasīlatan* ». Le terme *wasīla*, d'emploi coranique, se réfère au rang du Prophète auprès de Dieu.

29. Les termes wasila et tawassul ne sont pas employés en dialecte; cf. les dictionnaires cités, n. 26.

30. Cf. 'Abd al-Laţif Muḥammad Badr, «Du'ā' ġayr Allāh», Mağallat al-tawhid, n° 2, şafar 1410 H., 12° année, p. 50-54. Les formes recensées sont le tawassul par la foi en Dieu, par les saints noms, par la foi au Prophète, par l'acte pieux, par la prière des pieux, par la prière du fidèle pour lui-même, par l'amour du Prophète.

31. Cf. supra, note 18.

illustration d'intercession: «fa-madda Sayyidī Aḥmad al-Badawī yadahu ilayhi wa da'ā lahu fa-aḥyahu-llāhu ta'āla bi barakati du'ā'ihi wa bi-barakati ğaddihi <sup>82</sup>. C'est l'invocation du nom de Dieu et du Prophète qui décide Badawī à intervenir; Sa baraka doublée de celle du Prophète agit, bien que Dieu soit ici sujet dernier de l'acte de résurrection.

Beau récit d'une intercession docile au pouvoir divin, où Badawī joue le rôle d'intermédiaire, mais cette orthodoxie scrupuleuse contraste avec des récits plus brefs du même miracle, et des versions en dialecte plus elliptiques. « 'Um b-izn-illāh » (« Lève-toi avec la permission de Dieu »), dit le saint au mort qui se lève, ressuscité. Nulle description d'intercession dans l'immédiateté de l'acte : cette fois, c'est bien Badawī qui accomplit le miracle, avec la référence ultime de la permission divine <sup>33</sup>.

Ce n'est donc pas un hasard si le dialecte ignore tawassul. Même le terme wāsil est contaminé largement par une autre racine, WṢL, vers laquelle s'opère en dialecte un glissement de sens. Le saint intercesseur, en effet est celui qui atteint Dieu et qui lui est uni; il appartient aux waṣlīn, les proches de Dieu<sup>34</sup> qu'on implore en raison de leur proximité avec Dieu. On ne saurait mieux décrire les saints intercesseurs.

Dans les textes ou dans le parler, et de quelque terme qu'on le nomme, le recours au saint n'apparaît jamais seul, jamais isolé des grâces demandées ou accordées, les karāmāt. Pas de discussion sur le tawassul, pas de discours sur la sainteté du wālī qui n'ait recours aussitôt au récit des karāmāt. Au fond, seules importent l'action du saint et son efficacité: le saint mabrūk n'est pas un humble médiateur qui présente en suppliant une requête à Dieu; c'est un prince de la Cour céleste qui manifeste le pouvoir direct, à l'effet immédiat, de la baraka à lui insufflée.

#### Raisons de la puissance des saints intercesseurs

Grande est la puissance des saints intercesseurs, cette brève analyse du vocabulaire le montre. Détenteurs de la šafā'a, riches de baraka, recours du tawassul, les aqṭāb règnent

32. «Et Sayyid Ahmad al-Badawi étendit sa main sur lui, pria Dieu en sa faveur et Dieu Très-Haut le ressuscita par la baraka de sa prière et celle de son aïeul». (i.e. le Prophète). Cf. 'Abd al-Şamad, op. cit., p. 79. Ce cas très rare de résurrection, apparente les miracles de Badawi à des mu'ğizāt dignes du prophète Jésus. D'où son surnom de 'Isawī.

33. Cette version en dialecte a été recueillie le 17 octobre 1989 au grand mouled de Tanta auprès du *šaylı* Faraḥāt Muḥammad al-Basyūnī, riziculteur originaire de Damiette, âgé de 53 ans et membre de la Aḥmadiyya Marzūqiyya. Le *šaylı* Faraḥāt n'est pas alphabétisé. On trouve cette même citation constante du *b-izn-illālı* dans

les innombrables prodiges que raconte la Qiṣṣat al-sayyid Aḥmad al-Badawi... citée note 18.

34. Le waşl soufi est l'union avec Dieu, selon Dozy; Les wāṣīlūn sont « ceux qui arrivent (à Dieu) » dans la tradition d'Ibn 'Arabī. (Cf. R. Deladrière, La profession de foi d'Ibn 'Arabī, thèse Paris-IV, éd. Université de Lille-III, 1975, 526 p., p. 25). L'usage dialectal de waşlīn est récent : il n'est pas attesté dans le dictionnaire de S. Spiro et ne se trouve pas une fois dans la Qiṣṣa de 352 vers dont la rime est pourtant en -in. Il semble que, jusqu'au début du XXe siècle, on employait en dialecte plutôt aṣ-ṣalḥīn, les Justes.

sur le monde sans limites des désarrois et des peurs. Mais d'où naît ce pouvoir, qu'est-ce qui fonde, en dernière analyse, à la fois la familière popularité et la crainte respectueuse qu'inspirent les saints intercesseurs? D'où vient que leur renommée ait dépassé les frontières de leur pays, sans le recours aux repères d'un calendrier, d'une liturgie, ou d'une iconographie? La diffusion des grands courants du soufisme a joué et continue à jouer un rôle primordial; les quatre aqtāb sont bien fondateurs des principales confréries égyptiennes. Mais leur audience a dépassé celle d'autres saints qui ont pourtant joué, eux aussi, leur rôle dans la constitution du soufisme.

Plusieurs facteurs ont constitué la hiérarchie des awliyā'. L'idée d'une égalité de tous les croyants devant Dieu, établie en dogme, n'est au fond jamais reçue dans les conceptions courantes 35. Dieu privilégie ses amis (awliyā'), ses proches (muqarrabūn), ceux qui l'atteignent (wāṣilūn) qui forment autour du Prophète une « cour céleste » irradiant ses pouvoirs 36. Le réformisme musulman qui a depuis un siècle si profondément modifié bien des traits de la piété populaire n'a pas su entamer cette croyance en la prévalence d'individus exceptionnels. Au contraire, la dévotion au Prophète et aux Ahl al-bayt en a été paradoxalement renforcée: pouvait-on trouver meilleure légitimation aux pratiques populaires qu'en les rattachant à la Sunna, au saint, qu'en le comparant au Prophète? Silencieusement, implicitement, la ziyāra elle-même est liée au ḥaǧǧ: on accroche aujourd'hui, ex-votos aux murs des tombeaux, les photographies de la Ka'ba ou du tombeau du Prophète. La décoration qu'on trouverait dans tant d'intérieurs musulmans est inoffensive à force d'habitude, mais elle évoque bien le ḥaǧǧ au cœur même de la ziyāra 37.

Le rôle du Prophète et des siens est tel dans cette constitution d'une hiérarchie des saints, que la filiation généalogique des aqtāb y tient sans doute une part essentielle. Sans atteindre le foisonnement populeux des šurafā' marocains, la descendance égyptienne du Prophète fournit saints et saintes à l'envi; outre les Ahl al-bayt dont les tombeaux cairotes suscitent une vénération unanime, nous pouvons citer Aḥmad al-Badawī, Alide

35. Ignace Goldziher développait cette idée d'une façon démonstrative dans « Le culte des saints chez les musutmans », *Revue de l'histoire des religions*, 1<sup>re</sup> année, t. II, Paris, Ernest Leroux, 1880, p. 257-351.

36. «Cour céleste» ou «cour de paradis», l'expression développée en Europe chrétienne aux XIII° et XIV° siècles illustre joliment le thème de la hiérarchie des pouvoirs et de la proximité avec Dieu. Sans correspondre absolument aux expressions Diwān al-ṣāliḥin ou al-ḥaḍra, elles traduisent la même réalité. La haḍra tient assemblée sur terre en des lieux inconnus, et ses rois sont les quatre Pôles: « Hawlā mulūk al-ḥaḍra al-ilāhiyya», dit des aqtāb le frère de Badawī.

37. La «circumambulation» dans le sens inverse des aiguilles d'une montre est bien sûr un autre indice de ce rapprochement. Pour décrire ce mouvement essentiel de la ziyāra, le dialecte contemporain emploie le verbe laff mais la Naṣīḥa utilisait bien au début du XVII° siècle dans une description du rituel les verbes dāra et surtout tāfa. Cf. al-Ḥalabī, op. cit., p. 63: « Tāf ḥawla tabūtihi», prescrit un saint au pénitent. C'est bien d'une substitution de la Ka'ba dont il s'agit implicitement. En octobre 1988, une invitation de la Bayyūmiyya de Bilbeis au mouled de Tanta était illustrée d'une vignette représentant la Ka'ba.

et Husaynide, ou son cousin Ibrāhīm al-Disūqī. L'origine prophétique de Badawī est constamment réaffirmée dans les biographies les plus anciennes qui recopient son *nasab* forgé dans la belle *maqṣūra* de son tombeau. Lui-même quitta la Mecque, muni, dit-on, de son arbre généalogique (*kitāb al-nasab*) pour tout viatique <sup>38</sup>. Il appelle son aïeul à la rescousse en toute circonstance et n'hésite pas à recourir à toute la lignée prophétique dans son combat fabuleux contre Bint Berrī. Les chameaux d'icelle ne s'y trompent d'ailleurs pas, non plus que son frère Ḥasan qui reconnaissent la noble origine du saint à son odeur de sainteté alide <sup>39</sup>. La thèse récurrente du complot shi'ite (Badawī ne serait autre qu'un *dā*'ī fatimide) vise bien cette piété lignagère <sup>40</sup>.

Le sang du Prophète, si mabrūk soit-il, n'est pas tout. L'affiliation confrérique et, plus généralement, spirituelle double ou remplace la filiation généalogique. Le saint est de telle confrérie dont la chaîne de transmission (nisba) finit toujours par remonter à 'Alī et au Prophète. Nouvelle généalogie, la confrérie est plus sûre encore que la famille charnelle. D'une époque à l'autre, d'un espace à l'autre, sans rupture ou séparation, la chaîne solidaire se tient. À peine y a-t-il conscience historique d'un déroulement chronologique : la nisba est présente d'un coup, donnée une fois pour toutes, toute entière. C'est pourquoi tant de sauts peuvent s'y produire : les aqtāb et les princes du tasawwuf sont souvent initiés directement par le Prophète ou par al-Hidr dans une transmission miraculeuse de la hirqa: c'est la grâce du nasab rūhi qui fait l'économie de la chaîne d'intermédiaires. La vision en songe (ru'ya fī l-manām) du Prophète efface espace et temps : le qutb est toujours interlocuteur direct de l'Envoyé. Que de Voyages nocturnes au paradis, de rencontres et de dialogues avec Muḥammad dans la vie des maîtres 41! Les visions nocturnes sont essentielles dans l'intercession des saints. Un hātif anonyme ou reconnu donne en songe maint conseil pour éclairer, guérir, guider. Les saints surgissent dans les rêves, eux dont la vie n'est qu'une longue obéissance aux instructions reçues en songe 42.

Cette connaissance sensible au cœur, par la révélation soudaine de l'âme éblouie, compte plus à coup sûr en islam populaire que la science scripturaire. Le 'ilm est pourtant un présupposé nécessaire pour fonder la puissance de l'intercesseur; la populaire Nafīsa,

38. C'est ce que rapporte le récit de Yūnis ibn Azbak al-Ṣūfī, repris par 'Abd al-Ṣamad, op. cit., ch. III. La maqṣūra en cuivre est un waqf de 'Alī bey al-Kabīr. Le nasab qui y est forgé comporte d'ailleurs des erreurs, d'après l'un des meilleurs et plus scrupuleux biographes de Badawī: cf. Ibrāhīm Aḥmad Nūr al-Dīn, Ḥayāt al-Sayyid al-Badawī, baḥt fī l-tāriḥ wa l-taṣawwuf al-islāmī, Tanta, 1948, 138 p.

- 39. Rā'iḥa, disent les textes.
- 40. Aḥmad Şubḥī Manṣūr, alors professeur d'histoire à l'université d'al-Azhar, a récemment soutenu cette thèse dans son livre Al-Sayyid

al-Badawi bayn al-ḥaqiqa wa l-ḥarāfa. Le Caire, 1982, 370 p.

41. À leur échelle plus modeste, les dévots peuvent eux aussi être favorisés de visions : celles-ci ont généralement lieu au terme d'une incubation : le dévot, ou souvent le malade, passe trois jours et trois nuits dans le tombeau; la troisième nuit, une vision l'éclaire ou le guérit; le malade est soigné par le saint dans son sommeil et sauvé au réveil. Pour un récit de guérison personnelle, cf. A.M. Higāb, op. cit., p. 154.

42. Badawī ne s'installe à Tanta que sur l'injonction onirique de Rifā'ī; cf. al-Ḥalabī, op. cit., p. 42.

surnommée Nefīset el-'ilm, est respectée pour sa science religieuse par des gens qui seraient en peine de citer un de ses ouvrages. Badawī passe pour fort versé en fiqh, lui, dont on n'a conservé, s'il en a jamais écrit, aucun livre dans ce domaine 43. La tendance à prêter science universelle au saint intercesseur s'est fortement développée avec le réformisme musulman mais pour la masse de leurs fidèles, c'est l'enseignement du saint qui importe, non ses ouvrages. Le 'ilm pourtant ne serait qu'airain sonnant sans la présence réelle du Prophète et du saint l'un à l'autre, sans l'harmonieuse familiarité des saints les uns avec les autres. Il n'y a pas opposition entre 'ilm et ma'rifa: la science apprise ne l'est au fond que par révélation 46.

L'approche par degrés de la hiérarchie des saints laisse espérer peut-être, au loin, l'inaccessible vision de l'ineffable. Mais pour le plus grand nombre, c'est la proximité chaleureuse des saints, et grâce à eux du Prophète, qui rassure. L'intercession des saints est une succession de portes à franchir pour entrer dans la maison 45. Badawī, le plus illustre des saints, est surnommé Bāb al-nabī, la Porte du Prophète; le Prophète est luimême la Porte du ciel. Les saints se succèdent aux autres comme autant de seuils initiatiques plus ou moins élevés selon l'importance du saint : le šayh local intercède auprès du wālī ou du qutb régional ou national qui plaide à son tour auprès du prophète, lequel a accès au Paradis, et à Dieu.

Cette gradation explique en grande partie le rythme des mouleds égyptiens qui instaure une liturgie ordonnée: à Tanta, les petits mouleds périphériques des cultes satellites précèdent le grand mouled du Sayyid, lui-même doublé à deux semaines de distance par celui de Disūqī, le tout n'étant au fond qu'une grande répétition par étapes du hağğ: d'un pèlerinage l'autre 46. Rares sont les cas où la hiérarchie s'inverse, mais

43. Cf. C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur I, 450, SI, p. 808, montre bien cette pauvreté bibliographique. Les nombreux ouvrages que n'hésitent pas à lui attribuer ses fidèles sont des apocryphes. J. Chabbi a observé le même phénomène pour l'autre grand quib, al-Ğilânī, op. cit., p. 103, n. 1.

44. Le 'ilm dans l'usage dialectal des Aḥmadiyya conduit lui-même à l'extase mystique: « šaṭaḥ fī 'ilm 'alā šanb 'adīm », écrit de Badawī l'auteur de la Qiṣṣa. L'un des châtiments favoris de Badawī à l'égard de ses détracteurs imprudents est de leur faire perdre le 'ilm et le Coran: le cas le plus célèbre est celui de Taqī al-Dīn ibn Daqīq al-'Īd, grand qādī. (Sur ce personnage historique devenu grand qādī au Caire en 695/1295-1296, voir de nombreux passages de J.-C. Garcin, Un centre musulman de l'Égypte médiévale: Qūṣ, IFAO, 1976, 657 p. et notamment p. 293-295.) Miracle cité notamment par 'Abd al-Ṣamad, op. cit., ch. III; et al-Ḥalabī, op. cit.,

p. 51-52. On trouve le même miracle avec des variantes à propos du grand qādī Muḥammad ibn Labbān. Le premier miracle est censé avoir lieu du vivant de Badawī, le deuxième après sa mort : les deux grands cadis méprisent le 'ilm de l'obscur ascète de Tanta, et mal leur en prend. Seul, un pèlerinage de repentir au tombeau leur fera retrouver, après bien des tribulations, le Coran et le 'ilm.

45. Il ne s'agit pas d'une métaphore: les nombreux versets coraniques qui parlent des portes prêtent, sortis de leur contexte, à une interprétation ésotérique; ainsi le verset 189 de la sourate II: « Venez à vos demeures par leurs portes et soyez pieux envers Allah! Peut-être serez-vous les Bienheureux. » (trad. Régis Blachère, Le Coran, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 56 et n. 185) est-il interprété par A.M. Ḥiǧāb comme une apologie de l'intercession; cf. op. cit., p. 234.

46. La visite à Tanta était connue pour précéder le *ḥağğ* de la Mecque : de là le surnom de *Bāb al-nabī*.

il est quelques beaux exemples où le Prophète lui-même plaide auprès de Badawī la grâce d'un mécréant trop sévèrement châtié <sup>1/7</sup>. Le dévot privilégiera d'ailleurs tel *qutb* de préférence à tel autre, en fonction de son appartenance confrérique ou de son origine géographique: Rifā'iyya ou Bayyūmiyya, Haute-Égypte ou delta. Mais au-delà même de la hiérarchie variable des saints intercesseurs, c'est leur nombre qui importe.

La multiplicité des recours montre assez en effet, que le wālī ou le qutb, si puissant soit-il, ne tire pas tant sa force de lui-même que de ses liens avec la communauté des saints. Peuple nombreux, foule anonyme, les awliyā' veillent aux destinées des hommes. La hadra réunit les Pieux. Cette croyance explique la densité des tombeaux des saints autour de ceux des aqtāb. Plus un wālī est entouré de saints, plus son intercession est efficace. Ainsi pour les deux qutb du delta: à Disūq, Sīdī Ibrāhīm est enterré à côté de son frère, et les pèlerins traversent le Nil en barque pour visiter son père, Abū I-Mağd. À Tanta, on compte actuellement une quarantaine de tombeaux saints dont six dans le seul sanctuaire de Badawī 48. Peu importent à la mémoire collective les particularités historiques de tel ou tel saint. Enfoui avec les autres dans un passé anonyme et anhistorique, il participe d'une commune baraka, plus dense ici qu'ailleurs. Cette superposition de lieux sacrés favorise l'intercession: les gens viennent profiter d'un tout multiple que coiffent en dernier ressort le nom illustre et la personnalité mieux connue du qutb.

Autre preuve majeure de la puissance d'intercession, la faculté du saint à susciter d'autres intercesseurs enracine son pouvoir. Tout récit de Karāmāt, tout recueil de Tabaqāt ne se contente pas des miracles d'un seul saint mais raconte aussi ceux de ses compagnons et de ses disciples. L'accumulation redondante du sacré autour du qutb compte plus que l'attribution directe des Karāmāt: ainsi Šaʿrānī mêle-t-il dans une commune dévotion, le souvenir de son šayh Muḥammad al-Šinnāwī et celui d'Aḥmad al-Badawī. À un saint déjà trop puissant ou trop ancien, il associe le souvenir plus vif, plus personnel, plus affectif aussi du maître dont il a pris le 'ahd. Manifestation tangible de la puissance du saint défunt, le šayh véhicule dans la mosquée du quib l'énergie d'intercession.

Ainsi le sanctuaire abrite-t-il des mystiques voués à Dieu qui se retirent auprès d'un tombeau béni. Ğabarti relève pour le XVIII<sup>e</sup> siècle le cas de *šayhs* qui se sont isolés à la fin de leur vie dans la grande mosquée de Tanta ou auprès d'elle pour y achever leurs jours dans la piété; on retrouve le même phénomène à l'époque contemporaine <sup>19</sup>. Le *šayh* Muhammad al-Šarīf, mort en 1919, passa ainsi ses dernières années dans la mosquée

47. Quand le qādī des qādīs, Ibn Labān, eut perdu le 'ilm pour avoir critiqué le Sayyid, il dormit trois nuits en retraite: une vision lui fut octroyée la troisième nuit, dans laquelle le Prophète saluait Badawī et le priait de pardonner à Ibn Labbān; cf. al-Ḥalabī, op. cit., p. 61-64. 48. Cette liste ne vaut évidemment que pour

le XX° siècle puisqu'elle comprend plusieurs *awliyā*', morts depuis 1800. C'est un mérite de la thèse d'E.B. Reeves que d'avoir attiré l'attention sur cette densité du sacré à Tanta.

<sup>49. &#</sup>x27;Abd al-Raḥman 11 Ğabartī, *op. cit.*, vol. 3, p. 49 et p. 270.

aḥmadī où il multipliait les miracles; son jeune disciple, alors étudiant, Aḥmad Muḥammad Ḥiǧāb suivit plusieurs décennies plus tard cet exemple et fut d'ailleurs enterré près de Sīdī 'Abd al-'Āl en 1978 50. Ces saints vivants assurent la prolifération continue de la sainteté et la vie constante de Badawī dans la barzaḥiyya: le quṭb est toujours présent.

### Spécialisation de l'intercession : le public.

La communauté des Pieux soutient la force d'intercession du wālī: mais la singularité du saint ne contribue-t-elle pas aussi à sa renommée? Un sanctuaire se distingue d'un autre par spécialisation de l'intercession. Angoisses et espérances des visiteurs ne se portent pas au hasard sur un tombeau: la célébrité du saint y joue son rôle, parfois aussi son éloignement. La coupole que l'on n'aura atteinte, en terre étrangère, qu'après un voyage et ses péripéties inspire plus de crainte respectueuse (rahba) que le tombeau proche où l'on peut pénétrer chaque jour. C'est ainsi que, d'un wālī à l'autre, l'origine des dévots n'est pas toujours la même; on voit apparaître aux mouleds des saints des groupes sociaux bien différents.

Un monde sépare le saint urbain du saint rural, ou plus exactement, les saints des citadins et le saint des ruraux <sup>51</sup>. Même aujourd'hui, en dépit de l'exode rural et de l'urbanisation galopante de l'Égypte, l'opposition persiste entre mouleds des villes et mouleds des champs, entre, par exemple, fêtes de quartiers cairotes et champs de foire ruraux du delta. La différence d'échelle est aussi décisive : les foules anonymes des grands sanctuaires ont peu à voir avec les petits groupes réunis au pied des *šayhs* villageois.

Le lien, s'il a vraiment existé, entre *šayhs* et métiers s'est estompé bien davantage. Si l'on voit apparaître encore des processions de métiers (*mawkib al-ḥiraf*) dans certains mouleds, il s'agit plus aujourd'hui d'une réinvention folklorisante que d'une tradition réelle <sup>52</sup>.

- 50. Cf. A.M. Ḥiǧāb, op. cit., p. 210 sur al-Šarīf. Pour un récit remarquable de l'enterrement du šayh Ḥiǧāb par un témoin oculaire, cf. E.B. Reeves, op. cit., p. 135 et p. 233-234. En 1990, plusieurs hommes et femmes résident presque en permanence dans la mosquée.
- 51. Cf. supra, n. 25. Tel saint installé dans une ville attire les ruraux, tel autre est patron de quartier. La différence d'échelle et d'étendue du recrutement compte plus encore peut-être: Aḥmad al-Badawi, saint paysan s'il en est, a pourtant fondé la puissance commerciale d'une ville et reçoit de nombreux citadins. De plus en plus, actuellement, l'urbanisation des campagnes et l'exode vers la ville, de paysans qui gardent des comportements ruraux compliquent les données sociologiques du culte
- des saints. Restés fidèles après deux générations ou plus au culte de leur lieu d'origine, les nouveaux Cairotes saisissent au mouled ou aux ziyārāt l'occasion de retrouver les gens du balad et de ressouder une communauté menacée. Dans le cas des soufis, les cultes dessinent des chaînes de solidarité qui ne recoupent pas les divisions sociales et géographiques.
- 52. Ces processions n'existaient plus sous Nasser au mouled de Badawi, elles ont réapparu depuis, mais sans rien de l'ordonnancement ancien. C'est aussi le cas au mouled de Sett-'Aïsha au Caire où la *zaffa* est mise en scène par un professionnel de la télévision égyptienne. (Je remercie J.-C. Depaule et M. Gilsenan pour cette information.)

Quant à la répartition des visiteurs par sexes, elle mériterait une étude plus approfondie : vers quel saint se tournent les hommes, vers quel saint se tournent les femmes <sup>53</sup>? Si des cas d'une spécialisation poussée peuvent apparaître, force est de constater que les cultes des saints sont mixtes. La demande d'intercession concerne l'individu mais aussi le groupe : on voit apparaître dans les tombeaux des groupes de femmes, parentes ou voisines, en mal d'enfants ou abondamment pourvues de progéniture; des groupes d'hommes, collègues de travail ou frères dans le 'ahd; et des familles de toute taille <sup>54</sup>.

Cette force du groupe et des comportements collectifs dans le culte des saints explique le rôle qu'y joue le lien confrérique. À chaque tarīqa ses sanctuaires, sans exclusivité ni monopole : les Aḥmadiyya défilent à Tanta, les Burhamiyya fêtent leur patron à Disūq, les Rifā'īyya le leur à la citadelle du Caire. Chaque confrérie célèbre la naissance ou la mort de son fondateur 55 : le mouled est alors l'occasion de compter les membres, d'assurer l'autorité des šayhs, de s'affirmer et de recruter des disciples. Quant aux cultes majeurs des saints intercesseurs, ils mêlent les turuq qui communient, dans la chaleur de la fête, à une profusion exceptionnelle de la baraka. Le public des grands intercesseurs dépasse très largement le cadre des confréries : c'est que les aqtāb sont compétents en mainte karāma, que leur audience est étendue et leur public varié, à la différence par exemple des saints marocains 56. La tendance est d'ailleurs à l'uniformisation des cultes : les grandes aires de dévotion prospèrent aux dépens des petites.

53. Les Kriss signalaient déjà à la fin des années 1950 que le sanctuaire de Sayyida Zaynab reçoit surtout des hommes (op. cit., p. 58). Yahya ibn 'Uqb, en revanche, est un lieu de dévotion surtout féminine. Mais ces dominantes n'ont rien d'exclusif: il n'existe pas à ma connaissance de phénomène comparable au sanctuaire de Fāţima Bint Berrī à Zakaria en Palestine dont l'entrée était interdite aux hommes au début du XX° siècle. Cf. T. Canaan, op. cit., 1927, p. 252.

54. Les récits de *karāmāt* mettent en scène des individus, mais aussi des couples ou des villages entiers. C'est bien le reproche de fond fait aux mouleds: occasion de mixité dangereuse et de promiscuités douteuses; Tanta, lieu de scandale célèbre pour ses prostituées, fut et reste la cible de ces critiques auxquelles Badawī suivi par ses disciples a toujours répondu ainsi: le *hağğ* est, lui aussi, mixte; cf. al-Ḥalabī, *op. cit.*, p. 76, 81.

55. Cf. F. de Jong, «Mawlid»; *E.I.*<sup>2</sup>, VI, 1989, p. 886-889. Selon J.W.Mc Pherson, *op. cit.*, p. 29 les mouleds musulmans ont lieu à la date anniversaire de la naissance du saint, les mouleds coptes à la date anniversaire de la mort du saint.

Les Kriss vérifient cette observation en ajoutant que certains cultes comme celui de Ḥusayn fêtent aussi l'anniversaire de la mort. G. Viaud précise que les pèlerinages coptes peuvent avoir lieu lors de la fête liturgique du saint, ou à la date de son martyre, ou encore à la date de la consécration de son église. Cf. G. Viaud, Les pèlerinages coptes en Égypte, IFAO, 1979, p. 75.

56. Le marabout marocain est le saint d'un groupe ou d'une tribu définie. Sur les marabouts Sherqawa de Boujad, voir Dale F. Eickelman, Moroccan Islam, Tradition and Society in a Pilgrimage Center, University of Texas Press, 1976, 303 p. Pour les rapports entre saints et groupes en montagne berbère, voir E. Gellner, Saints of the Atlas, Weidenfeld and Nicholson, Londres, 1969, 317 p. Ces cas s'opposent au brassage des cultes égyptiens où même entre Coptes et Musulmans se glissent des échanges. Il existe certes, de nombreux cultes à noyau familial mais où le degré de spécialisation n'atteint jamais ceux que l'on observe au Maroc. Le culte d'Abū-l-Ḥaǧǧāǧ à Louxor par exemple n'a pas pour centre une confrérie mais seulement les Hağğağieh descendants du saint.

28

Ainsi la coupole d'Aḥmad al-'Irāqī à Tanta, autrefois vénérée, est-elle aujourd'hui fermée et en ruines car ses fidèles ont rejoint le flot des adeptes de Badawī et d'al-Bahā'ī <sup>57</sup>. Ces types de regroupement des cultes par simplification n'excluent pas la renaissance de mouleds disparus et la création de mouleds nouveaux <sup>58</sup>. De ce monde en constant mouvement, émergent les grands cultes stables, ceux qui profitent des cultes satellites mais aussi, souvent, leur profitent. Un tel échange d'énergie d'une sphère de dévotion à l'autre prouve la vitalité et la force de synthèse des grands saints.

#### Spécialisation de l'intercession : les karāmāt.

La spécialisation sociologique de l'intercession apporte, on le voit, mille nuances au culte des saints : origines sociales des dévots, milieux de vie, profils spirituels et identités donnent aux saints intercesseurs toute leur diversité. Quelque unificatrice que soit la litanie des aqṭāb, elle n'égrène pas des saints identiques. Il n'y a pas davantage d'uniformité de l'intercession elle-même et des vœux prononcés. Les karāmāt sont ici, à nouveau, une source hors pair pour déceler les grâces demandées au saint : implorait-on le quṭb pour les mêmes espoirs et les mêmes craintes à l'époque ottomane qu'aujourd'hui? Devait-il sa renommée à une spécialité thaumaturgique ou apotropaïque? Un travail plus général ne peut encore être proposé dans l'état actuel des recherches et de la bibliographie; nous nous limiterons donc, là encore, au cas bien en vue d'Aḥmad al-Badawī : quelles sont ses caractéristiques, quels miracles lui demande-t-on d'accomplir? Y a-t-il évolution de l'intercession 58°?

À l'époque ottomane, les principales hagiographies émumèrent quelques grâces, toujours les mêmes, constamment répétées : Sayyid al-Badawī libère les prisonniers et

57. Le processus de dégradation est rapide. Le tombeau était encore ouvert en 1978 (cf. E.B. Reeves, op. cit., p. 139). D'après la famille gardienne du sanctuaire, le saint jadis avait son mouled et ses amis (lū aḥbāb). Mais la pauvreté du quartier, en voie de démolition, et des chaudronniers voisins expliquerait, toujours d'après cette famille, la désaffection du culte.

58. Sur la naissance d'un mouled disparu, cf. l'article d'Emil Homerin dans cette livraison des *Annales*. Le post-nassérisme a incontestablement favorisé la reprise et la diversification des cultes à mouleds. Pour une création de nouveau mouled en 1965, cf. Michael Gilsenan, *op. cit.* 

58a. Dans la bibliographie sur les saints en islam, il n'existe encore à notre connaissance aucune étude qui envisage sous l'angle propre-

ment historique l'évolution des miracles. La somme imposante de Richard Gramlich, Die Wunder der Freunde Gottes. Theologien und Erscheinungsformen des islamischen Heiligenswunder, Wiesbaden, 1987, 505 p., offre un panorama très large des karāmāt, appuyé sur une science bibliographique impressionnante mais n'en donne point l'évolution dans le temps. Il est à regretter que la fréquence plus ou moins répétée, la permanence ou la fugacité des différents types de miracles n'aient pu être prises en compte dans l'ouvrage. Pour un exemple d'analyse des karāmāt plus diachronique et qui tient compte des différences géographiques, cf. Michael Gilsenan, Recognizing Islam, Londres, 1980, ch. IV et V.

retrouve les objets perdus, punit l'injuste et défend l'opprimé, et terrasse sans pitié ses détracteurs <sup>59</sup>. Voici déjà largement ouverte la palette des intercessions : le *quțb* est puissant et il agit de loin.

Mais il est des absences dans les textes qui laissent perplexe. D'où vient que l'on ne trouve pas de récit de guérison miraculeuse, et qu'il n'est nullement question de fécondité dans les biographies connues? Il est pourtant notoire par ailleurs, que c'est d'abord pour guérir et multiplier, engendrer et ensemencer que l'on recourt au saint Badawi 60. Il convient de s'interroger sur ce silence des sources : peut-être les miracles de guérison et de fécondité étaient-ils si évidents que les auteurs ne jugeaient pas utile de mentionner des faits aussi répétitifs et naturels, ces karāmāt discrètes du quotidien. La libération d'un musulman détenu en terre chrétienne ou la punition d'un juge abusif sont des faits autrement exceptionnels, éclatants et militants que la grossesse d'une femme stérile ou la guérison d'un enfant malade. Peut-être aussi les motifs qui poussaient Ša'rānī ou Ḥalabī à écrire pour défendre l'Aḥmadiyya ou se rapprocher d'un modèle spirituel différaient-ils de ceux qui incitaient les paysans égyptiens à demander à Badawī la guérison de leur bétail ou de leur fils, la fécondité de leur femme ou la fertilité de leur champ 61. Peut-être surtout, les auteurs craignaient-ils en évoquant ces miracles triviaux d'aviver les critiques contre la prostitution et les rites orgiaques qui avaient cours lors des mouleds.

Le silence des textes n'est pas une condamnation des demandes d'intercession dans leur variété: comme l'exprime joliment Yaḥya Ḥaqqī dans La lampe d'Umm Hāšim, l'outrance des dévotions populaires et la méfiance dont elles sont l'objet sont dues beaucoup plus à une différence d'expression qu'à une opposition de nature entre deux formes de piété <sup>62</sup>. Le champ d'intercession de Badawī était et reste suffisamment large pour permettre à chacun d'y trouver sa juste place.

Une lecture plus attentive des textes permet au reste, de déceler des traces de ces intercessions majeures que sont guérison et fécondité. Ainsi voit-on tel méchant critique puni par une paralysie foudroyante ou étranglé par une arête de poisson; après avoir

59. Les miracles ne font jamais que répondre aux demandes d'intercession, angoisses d'un temps, peurs d'une société. On comparera avec profit les miracles de Badawi recueillis à l'époque ottomane et les cas de recours à la magie par les psaumes chez les coptes, à la même époque : cf. Nessim Henry Henein et Thierry Bianquis, La magie par les psaumes, édition et traduction d'un manuscrit arabe chrétien d'Égypte, IFAO, 1975, 286 p.

60. Le témoignage égyptien le plus vivant sur les vertus du Sayyid, ni hostile ni excessivement favorable, est le beau livre de Muḥammad 'Abd al-Ğawwād, Ḥayāt Muǧāwir fi l-Ğāmi' al-Aḥmadī, Dār al-Fikr al-'Arabī, 1945, 267 p. L'incroyable

popularité de Badawī est due à sa virilité célèbre, à sa force et sa corpulence légendaire, à son appétit d'ogre.

61. Encore faudrait-il distinguer ici entre nos trois auteurs: Šaʻrāni écrit sur les saints en général: il présente un tableau plus urbain, plus mêlé aussi des soufis de son temps; en disciple de Šinnāwī, il est disciple de Badawī; al-Ḥalabī vise d'abord, comme son titre l'indique, à défendre la confrérie Aḥmadiyya contre les attaques dont elle est l'objet. 'Abd al-Ṣamad enfin est à coup sûr le plus proche des soucis et des aspirations des paysans égyptiens.

62. Cf. Yaḥya Ḥaqqī, La lampe d'Umm Hāšim, 1944.

fait amende honorable, il est miraculeusement guéri par Badawī <sup>63</sup>. La *karāma* consiste alors à avoir châtié et converti l'adversaire, mais on trouve au passage, dans le récit, une guérison. Est-ce un hasard, également, si deux des plus célèbres *karāmāt* d'Aḥmad al-Badawī sont, l'une, l'histoire de cette femme venue demander la libération de son fils, l'autre, unique, celle de cette mère implorant et obtenant du Sayyid la résurrection de son enfant <sup>64</sup>? Ces rares apparitions de la Mère à l'Enfant révèlent une structure essentielle des grands sanctuaires: l'importance des enfants, notamment mâles, et de leurs mères auprès des tombeaux. On les y circoncit, on les prémunit contre les maladies, et c'est parfois grâce à la *baraka* du saint que la mère guérie de la stérilité ou préservée d'un accouchement difficile a pu enfanter.

Les deux grands thèmes des demandes d'intercession, guérison et fécondité féminine, sont restés identiques jusqu'à présent. Une évolution sensible s'est produite en revanche pour les autres thèmes : au XIX° siècle, il n'est plus question de résistance aux brigands bédouins, aux pillards des routes ou aux puissants abusifs 65. Vers la fin du XIX° siècle apparaissent de nouveaux thèmes, alimentés jusqu'à ce jour, ceux du succès aux examens et des soucis d'argent 66. La libération des prisonniers, toujours évoquée, n'est plus depuis longtemps qu'un souvenir mythique des croisades. Les karāmāt pour lesquelles on recourt aujourd'hui à Badawī n'ont rien de très spécifique : argent, mariage, enfants, examens, maladies, les angoisses des Égyptiens contemporains sont répétitives et banales. La spécialisation des saints aux légendes de moins en moins bien connues s'estompe et l'on va dans le cas des aqtāb vers une généralisation indifférenciée des karāmāt. Il est possible pourtant, que des saints à l'aura plus discrète aient préservé une singularité plus forte de l'intercession 67.

## Pratiques de l'intercession.

Peut-on observer la même évolution dans les pratiques de l'intercession? Les hagiographies permettent de retrouver les comportements majeurs des dévots des saints.

- 63. Cf. al-Ḥalabi, op. cit., p. 59-60.
- 64. Cf. al-Ḥalabī, op. cit., p. 53 et 56.
- 65. Les livres de M. 'Abd-al-Ğawwād et d'A.M. Ḥiǧāb ne citent pas ces miracles pour l'époque contemporaine. Cependant, les miracles opérés par Badawī contre les Anglais ou les Allemands sont une réminiscence du saint libérateur des prisonniers, adversaire des croisés.
- 66. A.M. Ḥiǧāb réussit ses examens à al-Azhar en 1920 grâce à Muḥammad al-Šarīf dont l'intercession posthume envoie le Prophète et 'Alī, sous forme de deux grandes lumières, assister le jeune homme aux interrogations orales. Le

même saint permet au *wakîl* d'une grande famille de gagner son procès et de recevoir le salaire qui lui était dû. Cf. A.M. Ḥiǧāb, *op. cit.*, p. 213 et p. 216.

Sur les demandes d'intercession de l'époque contemporaine, la référence unique est Sayyid 'Uways, Rasā'il ilā awliyā' -llah, Ğarīdat al-Masā', 8/6/1963 et surtout Min malāmiḥ al-muğtama' al-miṣrī al-mu'āṣir: dāḥrat irsāl al-rasā'il ilā darīḥ al-imām al-Šāfī'ī, Dār Maṭābi' al-Ša'b, 1965.

67. Tel 'Izz al-Riğāl dont le tombeau, sis rue de la Bourse à Tanta, protège les commerçants de la cité.

Sans entrer dans une description trop longue de phénomènes d'ailleurs bien connus <sup>68</sup>, constatons la permanence de la trilogie classique : ziyāra, nadr, mouled. La ziyāra, tout d'abord, qui n'est pas tout à fait un pèlerinage est déjà beaucoup plus qu'un passage : la traduction du terme par visite doit être prise au sens fort. On visite le saint, comme on en est aussi visité. L'accueil dans le tombeau est une rencontre entre le saint et le pèlerin <sup>69</sup>. Le nadr <sup>70</sup> ensuite, fonde la générosité du saint : que les gens fassent des offrandes ou nourrissent les pèlerins gracieusement est en fait une forme de dons de la part des fidèles au saint mais aussi de la part du saint aux fidèles : plus fastueuse son hospitalité, plus grande sa baraka. Dans quelques raccourcis saisissants, 'Abd al-Ṣamad prouve ainsi la popularité des saints de l'Aḥmadiyya : lahu nudūr katīra ou encore wa karāmātuhu katīra mašhūra yanduru lahu al-nās al-nudūr fī l-šadā'id<sup>71</sup>. C'est l'abondance des nudūr qui démontre la sainteté du personnage en question. Étonnante preuve par le nombre et la richesse des biens du saint qui illustre de façon nécessaire et suffisante le pouvoir d'intercession.

Dernier terme de la trilogie, le mouled n'est pas général à tous les cultes. Il représente au fond une forme amplifiée, collective et fixée dans le temps de la *ziyāra*, en y ajoutant les caractéristiques d'une fête et d'une foire dans certains cas <sup>72</sup>. C'est l'occasion

68. La description la plus exhaustive et la plus détaillée des rituels de l'intercession se trouve dans T. Canaan, op. cit. Il n'existe pas d'équivalent pour l'Égypte mais ces modèles palestiniens, souvent proches, devraient alimenter une comparaison fructueuse. Nous n'avons pu consulter à temps pour cet article le livre récemment paru de Christopher S. Taylor, The Cult of the Saints in Late Medieval Egypt, University of California Press, mai 1990.

69. Le saint doit honorer son hôte. C'est lui qui invite, c'est lui qui reçoit : l'hospitalité des saints donne aux fugitifs le droit d'asile, aux affamés la pitance. Les nudūr en sont la manifestation concrète. Gare au saint s'il vient à décevoir l'attente de ses hôtes : un beau récit en dialecte recueilli par Şalāḥ 'Azām, op. cit., p. 99-100 montre un président du tribunal de Qena nommé en 1917 visitant le saint patron de la ville avec une louable assiduité; nommé au Caire, il y perd le dossier d'une affaire et fort en colère vient récriminer contre 'Abd al-Raḥīm al-Qināwī, coupable d'avoir failli aux devoirs l'hospitalité: « Yā Sīdī 'Abd ar-Raḥīm ana dēfak w-ezzay matekremš dēfak wel-'adiyya dā et menni?!» Un songe opportun survenu la nuit même indique au magistrat où se trouve le dossier égaré.

70. Cf. Johs. Pedersen, « Nadhr », E.I.¹, III, p. 862, qui porte surtout sur le nadr aux débuts de l'Islam. Pour les nudūr égyptiens, on complètera utilement avec la note très détaillée de F. de Jong dans Turuq and Turuq-linked Institutions in 19th Century Egypt. Leiden, E.J. Brill, 1978, p. 86, n. 281. En dialecte, le terme désigne à la fois le vœu et l'offrande.

71. Cf. 'Abd al-Şamad, op. cit., à propos de plusieurs compagnons de la Terrasse.

72. Sur la ziyāra, il est difficile de se contenter de l'article trop bref et daté d'A.J. Wensinck, E.I.<sup>1</sup>, IV, p. 1304. Les pages d'E.B. Reeves sur le rituel des ziyārāt, op. cit., p. 259-280 donnent une description précise et utile mais peu soucieuse de définir les règles du phénomène. Le chapitre II du livre de T. Canaan reste sans équivalent pour l'Égypte.

Sur le mouled, cf. les références citées supra note 55. Il n'existe pas en français de traduction satisfaisante du terme arabe égyptien «mouled»: «pèlerinage» (« un lieu sacré vers lequel on se rend en parcourant une certaine distance où l'on accomplit certains rites», Dir. Jean Chélini et Henry Branthomme, Histoire des pèlerinages non-chrétiens, Hachette, 1987, 538 p.) semble mieux correspondre à la ziyāra; le terme de foire ne vaut guère que pour Tanta et Disūq;

28 A

de passer contrat avec le saint, de faire des grands  $nud\bar{u}r$  et des abattages massifs de bétail <sup>73</sup>.

Cet ensemble de pratiques accentue beaucoup plus la demande d'intercession que l'action de grâces, une fois la demande exaucée. Même s'il y a promesse, de part et d'autre, dont le *nadr* est au fond l'ex-voto, la première visite au tombeau est une quête. On se rend au sanctuaire pour implorer le saint ou pour s'imprégner, à titre préventif, de *baraka*: plus tard, peut-être, l'intercession une fois obtenue, on ira remercier le saint et prendre l'habitude d'aller au mouled et en *ziyāra* <sup>74</sup>.

#### Formules de l'intercession.

La demande d'intercession ne va pas sans formules. Le dévot parle au saint dans un langage varié mais connu. Il serait impossible de faire ici un exemplaire exhaustif des expressions utilisées <sup>75</sup>. Du moins, peut-on citer les plus fréquentes. Les textes hagiographiques emploient surtout le style narratif ou le discours indirect qui ne font apparaître que rarement des expressions au style direct : tel récit recourt au vocatif, tel autre insiste sur l'importance de *b-izn-illāh* ou de *in šā'Allāh* dans l'invocation <sup>76</sup>. Poèmes et légendes en dialecte du XIX° siècle donnent eux aussi de beaux exemples des formules de l'intercession <sup>77</sup>. L'observation contemporaine enfin, permet d'affiner et de diversifier ces formules de référence dans lesquelles, on le verra, il n'y a pas eu notable évolution depuis l'époque ottomane. Les nuances sont plutôt à apporter entre ce que les gens recommandent de dire pour demander une grâce, et ce qu'ils disent effectivement : entre un discours prescrit et un discours réel.

(cf. R. Brunschvieg, «Coup d'œil sur l'histoire des foires à travers l'Islam», Recueils de la société Jean Bodin V, «La Foire», Bruxelles, 1953, p. 43-74, repris dans Études d'islamologie I, p. 113-144, Maisonneuve et Larose, 1976). Le terme de fête patronale, valable à coup sûr pour les petits mouleds de villes ou de quartiers, ne peut suffire à décrire les grands mouleds d'Égypte.

73. La crise économique actuelle frappe les grands *nudūr* et les mouleds dont le léger repli depuis cinq ans atteste de la détresse financière des petits: les mouleds sont devenus trop coûteux pour beaucoup. La *ziyāra* progresse aux dépens des rassemblements annuels, et les dons en argent au détriment des offrandes en nature.

74. C'est la démarche personnelle de Ša'rānī initié par Šinnāwī: le 'ahd aḥmadī n'est pas seulement l'entrée dans une confrérie, c'est un pacte personnel par lequel on se voue au saint. Du tombeau, la main de Badawī sortit pour

éteindre celle de Ša'rānī, Lawāqih al-anwār..., p. 186. Le trou de la maqṣūra par lequel passa la main bénie est toujours aujourd'hui l'objet d'une dévotion spéciale de la part de gens qui ignorent souvent tout, par ailleurs, de Ša'rānī.

75. On en trouvera des exemples dans le livre cité de Sayyid 'Uways.

76. Cf. al-Ḥalabī, op. cit., p. 54.

77. La Qiṣṣat al-amīra Ḥadra aš-Šarīfa wa mā ǧarā lahā fī bilād an-naṣāra wa karāmāt as-Sayyid al-Badawī vendue dans les mouleds a pour refrain « Nadra yā Badawī yā Ğāyib al-Yosrā » (« Un regard, ô Badawi, libérateur des prisonniers. ») Un autre exemple de comptine d'intercession sur Sayyid al-Badawī est donné par T. Canaan, op. cit., p. 138, n. 1 mais avec une erreur d'interprétation. Le terme « sayyid » ne renvoie pas à Dieu mais désigne bien ici Badawī comme le prouve l'allusion à la libération de Hadra.

On conseille le plus souvent au visiteur néophyte de se placer devant le tombeau. les mains levées et de réciter la Fātiḥa. On peut aussi s'agripper à la grille, la magsūra, en demandant à Dieu d'exaucer tel ou tel vœu. Selon d'autres, il suffit de murmurer « Yā Rabb!». On tournera un nombre impair de fois autour du tombeau (1,3 ou 7) avant ou après ces formules. Mais au fond, on n'apprend pas à faire la ziyāra, les rites en paraissent tout naturels-forgés dès la petite enfance par le spectacle et l'imitation des adultes. Il peut y avoir quelques erreurs sur le sens de la circumambulation, vite corrigées par les gardiens du sanctuaire. Mais il n'existe aucune censure sur les formules d'intercession, murmurées ou proférées, parfois muettes. Si dans leurs pieuses recommandations, les dévots insistent toujours sur l'importance du b-izn-illāh ou du in ša'Allāh, on ignore toujours, au fond, ce que disent vraiment les visiteurs. Ceux-ci entrent souvent dans la salle voûtée en hurlant des apostrophes au saint : « Yā Bāb an-nabī, yā-bū Farrāğ, yā šayh al-'arab 78. » Le nom et le surnom invoqués tiennent lieu de formules d'intercession. Ils sont parfois relayés par des tournures-outils : « Nadra yā Badawi » ou le classique « Šay'lillāh yā Sayyid» (< Donne-moi > « quelque chose pour Dieu, ô Sayyed »). Cette dernière expression, particulièrement célèbre, peut être employée pour d'autres saints mais elle est passée en proverbe dans le Delta à propos de Badawi. Déjà attestée chez Ša'rānī, elle reprend au fond l'expression même du mendiant : le visiteur mendie auprès du saint en s'en remettant à sa pitié 79.

Ce maître mot de l'intercession de Badawī y trouve son pendant dans une autre formule : « dalīl yā dalīl yā Sayyed », expression sur laquelle il y a aujourd'hui débat. Littéralement, elle signifie : « Guide, ô guide, ô Sayyed ». Pour les uns, il s'agirait du rôle de guide d'Aḥmad al-Badawī vers la Mecque et Médine, le surnom serait donc équivalent à Bāb al-nabī. Pour d'autres, Badawī est Guide des Égarés et Trouveur d'objets perdus : ainsi s'expliquerait la formule. Que d'anneaux au Nil jetés, découverts grâce à lui dans le ventre d'un gros poisson, que d'ânes volés ramenés au bercail, que de prisonniers en pays lointain de retour au foyer! L'intercession de Badawī, spécialiste des objets trouvés et des enfants perdus est toujours fameuse 80.

De petits manuels vendus aux portes des grands sanctuaires enseignent d'autres formules, plus élaborées : la répétition des *awrād* de telle confrérie, la récitation des sourates protectrices, la lecture de talismans ou le parcours du tombeau ponctué d'incantations <sup>81</sup>. Véritable liturgie de l'intercession, le florilège des formules employées est

78. La diversité exceptionnelle des surnoms de Badawī est un cas unique en son genre. Cf.  $E.I.^2$ , I, 1960.

79. Les mendiants disent aujourd'hui : « Ḥāǧa lillāh ». Chez Šaʿrānī, il s'agit plus d'une prédiction demandée au saint; « Śay' lillāh » pourrait être traduit alors : « Quelle sera ma part de destin? » Il ne s'agit plus absolument d'une demande d'intercession. Actuellement, la formule est citée mécaniquement comme équivalent de

« Amr-e- $n\bar{a}$  l- $ill\bar{a}h$  » (« remettons-nous en à Dieu ») en cas de situation désespérée.

80. Le thème est si connu que le patriarche copte-catholique Stéphanos II lui-même m'a assuré que Badawī avait usurpé le culte de Saint-Antoine de Padoue (entretien du 9 février 1990).

81. On trouvera un classique des prières d'intercession au sanctuaire de Tanta dans « *Abyāt tuqāl 'inda-l-ḍarīḥ li-qadā'-l-ḥāǧāt* », in Muḥammad al-Bahā'i, *al-Minaḥ al-bahā'iyya*, p. 41-42.

à usage individuel souvent, mais aussi collectif (en confrérie), et constitue un patrimoine commun pour beaucoup de pèlerins.

Les pratiques diffèrent quelque peu de ces formules apprises: les rites de la ziyāra sont observés avec une diversité d'inventions remarquable. Le silence des fidèles autour du tombeau dispense souvent de toute formule: nul besoin d'exprimer tout haut ce que le saint connaît si bien. Certains au contraire confessent à haute voix leur détresse et leur besoin (hāğa est encore employé dans ce sens), en s'adressant directement au saint: «Ešfī-nī», «guéris-moi», s'écrie une vieille femme devant le cénotaphe. Cris d'une histoire personnelle, parfois inintelligibles, et noyés les jours d'affluence dans l'expression scandée par tous: «Madad yā madad yā Badawī». Refrain favori des zikrs et des mouleds, le madad reste la clé de l'intercession des saints populaires 82.

#### Les pratiques absentes : pas d'image pieuse.

Les descriptions du rituel de la ziyāra insistent sur ce qui est; peut-être faudrait-il tout autant relever ce qui est absent des pratiques de l'intercession; Ignace Goldziher soulignait pourtant dans son article fondateur de la Revue d'histoire des religions en 1880, la nécessité d'une lecture en creux du culte des saints en Islam 83. Trop évidente, l'absence de recours à l'iconographie constitue une caractéristique béante, essentielle, de l'intercession. Il n'y a ni image de dévotion, ni image pieuse. Rarement commentée à sa juste valeur, la non-illustration du saint a largement façonné les traits de la šafā'a.

Selon I. Goldziher, l'absence de représentation a eu pour notable conséquence le développement à profusion du merveilleux légendaire et de la fantaisie magique. Rien pourtant de très différent avec les prodiges des saints coptes ou les détails inimaginables des martyres, pourtant représentés, des saints chrétiens. Les représentations mentales du saint, pour être stylisées, n'en existent pas moins en islam égyptien, parfois d'autant plus précises qu'aucune image ne les illustra jamais. Ainsi, les hagiographies donnent-elles par touches le décor et les attributs des aqtāb: à Rifā'ī les serpents, à Badawī le haut bonnet et les deux voiles, à Ğilānī et Disūqī les lions dressés dans le désert 84.

- 82. La racine MDD exprime à la fois l'allongement et l'aplanissement, enfin le secours et l'assistance. Seul Lane indique le sens de *madad* comme secours mystique: «A mystic aid imparted by a *wālī*», *Arabic-English Lexicon*, t. VII, p. 2697. Le mot est compris généralement dans un sens général, à la fois concret et spirituel.
- 83. Pas de canonisation, pas de lien entre culte des saints et culte officiel de la grande mosquée, pas de culte des reliques, pas de représentation iconographique. Cf. I. Goldziher, op. cit. Cette approche négative se fonde évidemment sur un
- comparatisme systématique avec la sainteté chrétienne. On aurait tort de rejeter cette approche : elle paraît souvent indispensable pour définir les caractéristiques et les spécificités d'un culte qui s'est greffé en Égypte, sur et à côté d'un culte chrétien.
- 84. Le costume porté ou l'animal apprivoisé sont les deux caractéristiques récurrentes. Il existe cependant de Badawī des descriptions physiques d'une extrême précision où l'on décrit jusqu'à son grain de beauté sur la joue droite. Cf. 'Abd al-Ṣamad, op. cit., ch. I, dans une reprise

Les stéréotypes familiers des silhouettes des aqtāb ont permis la création récente d'images dont les Kriss reproduisent quelques exemples 85. Recueillies à la fin des années 50, ces illustrations sont à notre connaissance, le seul exemple d'images pieuses représentant des saints en islam égyptien. Observons-les : leur facture est moderne, au plus tôt de la fin du dix-neuvième siècle, et plus vraisemblablement inspirée de canons turcs et européens de l'entre-deux-guerres. Si les images du Buraq et de Rifā'î offrent quelques réminiscences d'une tradition plus authentique 86, ce n'est pas le cas pour la représentation de Badawī figuré de trois-quarts comme une sorte de saint franciscain au visage doux et au corps ascétique (lui, dont la colère destructrice et le ventre proéminent sont légendaires): l'image est à la fois trop soignée et pas assez directe, pas assez fixe, au rebours de toutes les caractéristiques nécessaires de l'image pieuse 87. Il s'agit là d'une tentative inspirée par l'Occident et l'iconographie chrétienne de figurer les grands saints musulmans; ces images ont aujourd'hui totalement disparu. Ce n'est pas une tradition qui s'est éteinte, c'est une innovation qui n'a pas pris 88. Si dans le passé les dévots des saints en avaient façonné quelque image, on en trouverait sans nul doute des traces chez les auteurs hostiles au tasawwuf, tels Ibn Taymiyya, si prompt d'ordinaire à fustiger les

du šayḥ Abū-l-Suʿūd al-Wāsiṭī. Il est d'ailleurs généralement connu que Badawī était gros, « Abu-l-kerš el-kebīr. »

85. Cf. R. Kriss et H. Kriss-Heinrich, Volksglaube..., pl. 1 à 10, et notamment pl. 6 pour Badawi 7, pour 'Abd al-Qādir. Les autres images représentent, outre le Buraq, la mosquée du Prophète et le Ka'ba: des lieux.

86. Le thème des serpents, des lions et des épées qu'on y voit représentés évoquent en effet les tatouages populaires, venus eux-mêmes d'une tradition plus ancienne comme le prouve M. Caloyanni, «Étude des tatouages sur les criminels d'Égypte », Bulletin de l'Institut égyptien t. V, 1923, p. 115-128, pl. I à IX, repris par Louis Keimer, Remarques sur le tatouage dans l'Égypte ancienne. Mémoire de l'Institut d'Égypte t. 53, 1948, 118 p. Les planches XXX et XXXI reproduisent notamment des tableaux-modèles sur vitres proposés aux clients par les tatoueurs : on y trouve des représentations anthropomorphiques (figures féminines, guerriers chevauchant un lion) mais pas de représentation des saints, ni chrétiens ni musulmans. Ces modèles, recueillis par le R.P. Paul Bovier-Lapierre professeur au Collège de la Sainte Famille avant la Première Guerre mondiale, excluent-ils toute possiblité de représentation tatouée des saints? Nous avons pour notre part observé chez les tatoueurs du

mouled de Tanta, des modèles presque exclusivement chrétiens (St. Georges, la Vierge à l'Enfant) complétés du seul Buraq comme thème musulman. Aucune représentation de saint musulman, alors qu'on trouve des illustrations de lieux : mosquée ou mahmal.

87. A. Dupront nous paraît en donner toute l'essence en quelques pages: la plénitude de l'image de religion est pour lui la silencieuse icône. Quant à la vertu sacrale de l'image de religion, elle procède du dogme chrétien lui-même; le christianisme est la religion « de la semblance et de l'incarnation » où l'homme est à la semblance de Dieu (*imago Dei*) et Dieu fait homme. Cf. A. Dupront, *op. cit.*, p. 100 à 211. C'est bien sûr là que toute image en islam est rendue non tant impossible que privée de vertu sacrée.

88. M. Mustafa Kharoufi nous signale aimablement la présence au Maroc d'images représentant des saints musulmans : 'Abd al-Qādir al-Ğilānī et ses lions, Sīdī Raḥḥāl et ses épées. Une dizaine de figures réunies sur une planche sont vendues et suspendues chez les commerçants. Le phénomène n'est toutefois pas assez diffusé pour instaurer une tradition de l'image pieuse avec ses caractéristiques de répétition et de généralité.

pratiques chrétiennes ou païennes des musulmans égarés <sup>89</sup>. Ce n'est pas le cas : il y a bien absence d'images du saint en islam égyptien.

Les conséquences sont considérables: la différence avec les saints chrétiens en général, et coptes en particulier, s'accuse ici. Le rôle de l'image dans l'intercession des saints chrétiens est en effet central: on sait que les grands cultes de l'Occident tournent autour des images de dévotion qui fixent un lieu et une intercession au visage connu; on sait aussi que la diffusion du retable portatif puis de l'image pieuse dans l'Europe des XIV° et XV° siècles entraîna une importante mutation de la piété: chaque communauté, chaque fidèle même, pouvait désormais se dispenser du recours au lieu par la grâce bienfaisante et thaumaturgique de l'image. Le saint n'est plus présent en un seul lieu, ses vertus sont délocalisées, son culte se répand. L'intercession du saint joue désormais à distance: le pèlerinage devient un pèlerinage d'actions de grâce, non plus de demande d'intercession 90.

Peut-on observer le même phénomène pour le monde copte si friand d'icônes et d'images pieuses? La représentation figurée des saints n'a pas altéré l'importance du lieu : visites et pèlerinages s'y déroulent à l'envi. Mais l'iconographie copte a diffusé dans toute l'Égypte des modèles de sainteté, a unifié les cultes et propagé une théologie. La photographie, illustrant les papes les plus récents et notamment Kyrollos VI désormais en odeur de sainteté, relaie en partie ces images, bien que ses vertus sacrales soient moindres.

La photographie est un nouvel élément aussi pour les saints musulmans. On trouve des clichés flous, en noir et blanc, des saints du XX° siècle à la grille de leur maqṣūra, et l'image de tel ou tel šayh mort en odeur de sainteté ou de tel autre encore en vie peut orner boutiques populaires et tentes soufies. Le phénomène n'a pourtant pas une importance considérable : une photographie n'a pas les vertus uniques de l'image de dévotion. Elle est trop réelle et trop abstraite à la fois. Le symbole en est absent, de même que la matière concrète du tableau peint. On ne prête aucune vertu à ces photographies des maqṣūra: c'est toujours le tombeau que l'on caresse, toujours la kiswa que l'on fixe du regard, toujours le contact direct et le toucher que l'on privilégie 91.

- 89. Martin Schreiner reprit soigneusement le Kitāb iqtidā' al-şirāt al-mustaqīm en évoquant différents types d'images: de serpents et de scorpions, et les représentations de mains et de pieds attribuées au Prophète. Ces images sont déjà lourdement entachées d'héritage chrétien pour les premières, d'idôlatrie pour les deuxièmes. Mais nulle mention d'images saintes. Cf. Martin Schreiner, «Ibn Tejmija über Volksbräuche nicht muslimischen Ursprungs und über den Heiligenkultus », Z.D.M.G., 1899, LIII, p. 51-88.
- 90. Au sujet de cette mutation décisive des pèlerinages en Europe chrétienne, cf. A. Vauchez,
- op. cit., livre III, 1<sup>re</sup> partie, ch. II, « Du tombeau à l'image : le lieu de l'invocation », p. 519 à 529, qui renvoie également à A. Dupront, « Pèlerinages et lieux sacrés », *Mélanges Fernand Braudel*, Paris, 1973, t. II, p. 189-206.
- 91. Le tombeau du šayh Muḥammad 'Abd al-Raḥīm, azharien, mort en 1920 et enterré sur ses terres à Siǧār, village proche de Tanta, possède sa photographie ainsi que celle de son serviteur, accrochées aux grilles. Cela n'empêche aucunement les fidèles de prêter à 'Abd al-Raḥīm une ancienneté multiséculaire fort honorable. La photographie n'a manifestement pas plus de

L'absence d'image réduit le culte du saint à son autre composante essentielle : le lieu. Plus que d'un individu personnalisé et historicisé, le visiteur vient bénéficier de la baraka sans visage d'un tombeau et d'un lieu; le saint n'est pas une figure, ne propose pas un modèle. La dévotion plus collective en devient plus anonyme. Si l'on se refuse à représenter le saint, on illustre le lieu, vrai cœur de la dévotion : coupole et minaret des grands sanctuaires égyptiens, assimilés au tombeau du Prophète, ornent les tissus brodés des bannières confrériques, les tableaux des marchands d'encens et les amulettes en plastique; comme la Ka'ba aux illustrations obsédantes, les tombeaux donnent un visage au lieu <sup>92</sup>.

#### Pas de culte des reliques.

On ne trouve pas davantage de véritables reliques ossuaires: combien de cénotaphes pour un tombeau réel, où d'ailleurs l'on ne verra jamais les ossements du corps saint! Ni ostentation des reliques, ni trafic des restes: ces caractéristiques absentes du culte des saints musulmans n'ont pas interdit la multilocation des sanctuaires. Badawī, Zaynab ou Ḥusayn en ont chacun plusieurs dans la seule Égypte 93. Le lieu pourtant en sort, là encore, renforcé: le saint voyage, mais on revient toujours à son pays d'origine.

Des reliques indirectes, en revanche, ont pu développer les cultes: ce sont les fameux aţār al-nabī, traces de mains ou de pieds imprimées dans la pierre. Attribuées autrefois à d'autres prophètes, elles sont généralement rattachées au souvenir de Muḥammad. Trois exemples en existent au Caire, reproduisant l'empreinte laissée à Jérusalem par le Prophète quittant la terre pour le Voyage nocturne. Les deux grands sanctuaires du delta possèdent chacun leur pierre sacrée, marquée aux pieds gigantesques de l'Envoyé, objet d'une vive dévotion, substitut du pèlerinage aux Lieux Saints. Sceau prophétique apposé au cœur même du royaume des aqṭāb, les traces du Prophète montrent que

valeur sacrale que n'importe quel autre objet du tombeau : elle tire sa *baraka* de sa présence en un lieu saint, non de sa fonction représentative.

92. La représentation stylisée des grands sanctuaires est fondée sur une culture soufie qui remonte à Ša'rānī: la coupole prédit l'avenir par ses ébranlements et ses grincements, sur le minaret, contact avec le ciel, reviennent les prisonniers libérés. Les rénovations des années 70 ont alourdi les sanctuaires de Tanta et de Disūq, mais ni les vendeurs d'encens ni ceux de pois chiches n'ont encore modifié leurs représentations du tombeau. C'est, plus que la pesanteur d'une tradition iconographique, le maintien d'une compréhension intime du tombeau.

93. Le tombeau de Badawi à Assouan, sis

dans le cimetière fatimide, est en fort bon état et abrite aussi les cénotaphes de Muḥammad al-Muǧāhid et de Sīdī ʿAbd al-ʿĀl, les deux principaux successeurs de Badawī. C'est la reconstitution du sanctuaire tel qu'il se présentait à la fin du XVIIIe siècle.

Pour Sayyida Nafīsa, Yusūf Rāģib signale un cas intéressant de délocalisation forcée du sanctuaire: le culte de la sainte était bien implanté au lieu où on lui rend toujours aujourd'hui son culte, lorsque l'on trouva ailleurs une pierre tombale à son nom; la double sépulture fut justifiée et expliquée. Cf. Y. Rāģib, « Al-Sayyida Nafīsa, sa légende, son culte et son cimetière », Studia islamica XLIV, 1976, p. 61-86, et XLV, 1977, p. 27-55.

Muḥammad, lui aussi, visite les sanctuaires populaires et participe à l'intercession des héros du delta <sup>94</sup>.

#### CONCLUSION

Le renouvellement du culte des saints par l'appel à l'intercession.

Les pas de l'Envoyé figurent ceux de tous les pèlerins qui convergent vers le tombeau du saint, le lieu : c'est là qu'abonde la baraka, que se greffent d'éventuelles reliques et que l'itinéraire du dévot vient rencontrer celui du saint sans image, inconnu et familier, pour faire provision de bénédiction ou demander une grâce au saint; la relation est duelle, et terrestre : d'un vivant à un autre vivant (le saint fût-il enterré depuis longtemps, il est toujours présent). Dieu n'est pas oublié, et l'on espère bien que le saint est pourvu, dès l'origine, de la bienfaisante élection divine qui le rend apte aux karāmāt, b-izn-illāh et in šā'Allāh. Mais, dans la demande d'intercession, on reste en tête-à-tête avec le saint intercesseur.

Aucun discours élaboré sur le tawassul ou la šafā'a ne donnera jamais autant d'éléments que la patiente observation des pratiques décrites ou prescrites dans les textes, ou relevées aujourd'hui. La ziyāra est à la base du culte, et c'est dans les infinies variations de son rite apparemment répétitif que l'on peut apprendre davantage sur la transaction entre saint et dévot, sur les demandes employées et les pratiques observées. Sans doute, n'en saura t-on pas davantage sur le lien qui unit le suppliant au saint.

Quant aux rituels, leur permanence frappe tant de prime abord, que l'on a trop longtemps considéré l'Égypte comme le conservatoire de dévotions passéistes aux couleurs pittoresques des zikrs et des mouleds, véhiculant d'obscures superstitions. L'Égypte a connu et connaît pourtant une évolution historique dont les pratiques religieuses ont subi tout l'effet. D'autres perspectives insistent d'ailleurs sur le déclin obligé, manifeste de plusieurs formes de piété populaire. Mais l'appel à l'intercession ne se mesure pas : grâce sans doute à un fond de rites et de légendes hérité de l'époque mamelouke, la ferveur des foules a ré-inventé des traditions nouvelles de formes de piété. Les demandes de miracles varient, la connaissance des légendes s'altère, des saints apparaissent et d'autres sombrent dans l'oubli; dépassant largement le cadre des confréries, le culte des grands intercesseurs a changé de forme par l'éclatement géographique et la diversification sociale de son public : les pratiques nouvelles restent pourtant, souvent inconsciemment, marquées de l'héritage soufi. Badawī, Disūqī et Šāfī'ī ne passent plus, sans doute, pour sauver le monde d'une fin imminente : leur baraka attire toujours des millions de personnes en ziyārāt et mouleds. L'explosion de piété soufie du XIX° siècle a servi de relais à l'héritage du XV° siècle, et, depuis, les prudences fondamentalistes comme les bouleversements sociaux n'ont pas étouffé l'appel à l'intercession.

94. Il s'agit aussi de prouver l'islamisation ancienne et authentique de lieux coptes, comme à Borumbol. Sur les *Aţār al-nabī*, cf. T. Canaan, *op. cit.*, pour la Palestine. L'ouvrage de référence est celui de Aḥmad Taymūr pacha, *Al-Aţār* 

al-nabawiyya, Där al-Kitāb al 'Arabī, 1951. Pour les reliques indirectes conservées à al-Ḥusayn, voir Sū'ād Māhir Muḥammad, Muḥalafāt al-Rasūl fi-l-masǧid al-ḥusaynī, Dār al-Našr li-ǧāmi'āt al-Qāhira, 1989, 170 p.